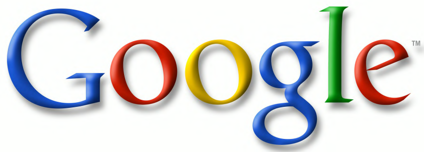
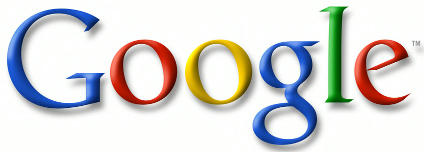



Google


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE ROMAN

D'UN

JEUNE HOMME PAUVRE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du Vaudeville, le 22 novembre 1858.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

LE ROMAN

D'UN

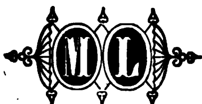
JEUNE HOMME PAUVRE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

OCTAVE FEUILLET



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

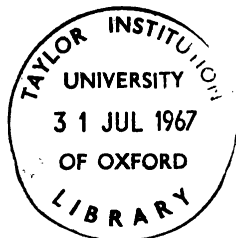
PERSONNAGES

MAXIME ODIOT, marquis de Champcey.	MM. LAFONTAINE.
M. DE BÉVALLAN, 38 ans.	FÉLIX.
M. LAROQUE, octogénaire.	PARADE.
LAUBÉPIN, notaire honoraire.	CHAUMONT.
ALAIN, vieux domestique.	GALABERD.
LE DOCTEUR DESMARETS.	LINGÉ.
GASTON DE LUSSAC.	NERTANN.
VAUBERGER, concierge.	BASTIEN.
CHAMPLEIN.	ROGER.
YVONNET.	SCHAUBB.
MARGUERITE, fille de madame Laroque.	Mmes JANE ESSLER.
MADAME LAROQUE, belle-fille de M. Laroque, 50 ans.	GUILLEMIN.
MADEMOISELLE HÉLOUIN, institutrice.	SAINT-MARC.
MADAME AUBRY, parente ruinée, recueillie dans le château.	CAYOT.
CHRISTINE.	PIERSON.
MADAME VAUBERGER.	ALEXIS.
JEUNES FILLES.	

La scène se passe à Paris et en Bretagne.

Les indications de mise en scène sont prises de la salle : le premier personnage inscrit occupe la gauche du spectateur.

S'adresser, pour la musique, à M. Montaubry, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.



LE ROMAN

D'UN

JEUNE HOMME PAUVRE

ACTE PREMIER

Ier TABLEAU

L'intérieur d'une mansarde dans l'hôtel de Champcey à Paris. Ameublement très-simple : commode, secrétaire, une petite table, une étagère, un vieux fauteuil en velours d'Utrecht. Porte au fond.

SCÈNE I.

MADAME VAUBERGER, tenant un époussetoir et entr'ouvrant la porte avec précaution.

Il n'est pas rentré, j'en étais sûre. (Elle entre.) Il faut absolument que j'en aie le cœur net. (Regardant sur la cheminée) Une bourse... vide... (s'approchant du secrétaire.) Il a laissé la clef; c'est déjà mauvais signe... (Elle ouvre le secrétaire et les tiroirs.) Comme dans la bourse, rien et rien, pas l'ombre d'un centime... Vauberger a beau dire : c'est clair... (Entendant du bruit, elle referme le secrétaire à la hâte et se met à épousseter les meubles; Maxime entre, il est pâle, vêtu de noir.)

SCÈNE II.

MADAME VAUBERGER, MAXIME.

MAXIME, l'observant d'un air mécontent.

Qu'est-ce que vous faites là, madame Vauberger?

MADAME VAUBERGER.

Vous voyez, monsieur Maxime, je nettoie, je range...

MAXIME.

Vous avez déjà nettoyé et rangé ce matin; il me semble que vous prenez beaucoup trop de peine.

MADAME VAUBERGER.

Pardon, monsieur Maxime, je croyais bien faire; je m'en vais...

MAXIME.

Allez, Madame, allez. (Elle sort.)

SCÈNE III.

MAXIME seul, puis MADAME VAUBERGER.

MAXIME.

Est-ce que cette misérable femme m'espionne? son œil ne me quitte pas... et il me semble avoir vu son fils acharné à me suivre dans les rues hier soir et ce matin... Quel intérêt pourrait-elle avoir? Bah! un intérêt de curiosité, un intérêt de commère... La chute du puissant, l'humiliation du riche, n'est-ce pas de tout temps le plus doux sujet d'entretien pour ces gens-là?... et cependant cette femme, elle a été comblée des bienfaits de ma mère; elle m'a vu naître; elle affichait une passion exaltée pour

ma famille... Enfin il faut me faire à ces choses-là ! (Madame Vauberger rentre.) Encore !... Qu'y a-t-il ?

MADAME VAUBERGER.

C'est un monsieur à qui je n'ai pas pu dire que vous n'y étiez pas, il vous a vu rentrer ; voici sa carte.

MAXIME, regardant la carte.

Gaston de Lussac !... Faites monter. (Madame Vauberger sort.) Gaston ! Eh bien, je ne suis pas fâché de le voir... c'est un étourdi, mais un brave cœur, je crois. Il y a si longtemps que je n'ai touché une main amie... Nous étions très-liés il y a deux ans. (Souriant.) S'il me rendait ce que je lui ai prêté... seulement la moitié, il serait deux fois le bienvenu en ce dur moment. (La porte s'ouvre.) Ah ! bonjour, Gaston !

SCÈNE IV.

MAXIME, GASTON.

GASTON, de la porte.

Avant tout, mon ami, rassure-toi, je n'ai pas besoin d'argent !

MAXIME.

Vrai ?

GASTON.

Ma parole... je suis riche, mon cher, je viens te dire cela. Tu vois un homme orné de cinquante mille francs de rente.

MAXIME.

Bah ! ton oncle ?

GASTON, simplement.

Eh ! mon Dieu, oui... Pauvre bonhomme !... Enfin, je ne l'ai pas tué !... que veux-tu !... Mais d'où arrives-tu donc, toi, cher ami ? J'ai été vingt fois tenté depuis deux ans de partir pour Grenoble et d'aller te relancer au fond de tes forêts... J'ai cru rêver quand

je t'ai aperçu sur le boulevard tout à l'heure! Que diable es-tu devenu?

MAXIME.

J'ai voyagé, mon ami.

GASTON.

Ah! (Il regarde autour de lui.) Tiens! tu es drôlement installé ici... Je croyais que vous vous réserviez le rez-de-chaussée de votre hôtel?

MAXIME.

Autrefois, oui.

GASTON.

Ah çà... mais... qu'y a-t-il donc? mon ami! Je te trouve pâle, changé... tu es en grand deuil... est-ce que?...

MAXIME, avec un triste sourire.

Mon ami, tu tombes mal; je suis malheureux; j'ai besoin d'un confident; tu te présentes : tant pis pour toi.

GASTON.

Comment, cher ami!... Mais parle bien vite... Je suis une tête un peu folle..... mais tu ne doutes pas de mon cœur, j'espère?

MAXIME.

Non, je n'en doute pas, et je vais te le prouver; mets-toi là. (Ils s'asseoient[1].) Le malheur qui me frappe, mon ami, j'aurais dû le prévoir depuis de longues années, si l'habitude, la dissipation de ma vie, et surtout le respect filial, ne m'eussent aveuglé... Voyons, toi, tu es venu deux ou trois fois au château passer la saison de la chasse, n'as-tu jamais remarqué rien de mystérieux, rien d'extraordinaire dans l'intérieur de notre famille?

GASTON.

Mais rien... c'est-à-dire, j'ai bien remarqué que ta mère était un peu bizarre; elle était charmante, ta mère... mais elle paraissait triste, elle vivait très-retirée, et affectait même dans sa toilette une simplicité extrême, presque religieuse.

1. Gaston, Maxime.

MAXIME.

Oui, et cependant elle avait, dans sa première jeunesse, aimé le monde avec passion... puis tout à coup nous l'avions vue s'en détacher et se vouer à une vie de réclusion, de solitude, d'où les instances de mon père, qu'elle adorait pourtant, ne purent jamais la faire sortir... Tu te rappelles mon père?

GASTON.

Ton père? je crois bien! Quel charmant vieillard! quel feu! quel entrain! toujours le premier au plaisir! un convive admirable, un écuyer sans égal, un causeur éblouissant! un vrai type de gentilhomme!

MAXIME.

Oui, ces brillantes qualités que j'admirais comme toi l'attiraient invinciblement dans toutes les fêtes de la vie mondaine dont il était le héros. Ma mère refusait obstinément de l'y suivre: elle refusa même bientôt de paraître dans son propre salon quand on recevait au château. J'attribuais à ces refus, qui exaspéraient mon père, les scènes pénibles, violentes parfois, dont les échos arrivaient jusqu'à moi. Je croyais la pauvre femme atteinte d'une affection nerveuse, d'une espèce de maladie noire, et mon père, d'ailleurs, me le donnait à entendre. Cependant, mon ami... tu sais que j'ai une sœur beaucoup plus jeune que moi?

GASTON.

Mademoiselle Hélène! oui.

MAXIME.

Peu de jours après sa naissance, il y a sept ans de cela, mon père m'appela chez lui et me fit part avec un certain embarras d'un désir singulier que manifestait ma mère : c'était de me voir suivre un cours de droit. Alors, pour la première fois, mon ami, la pensée me vint que les goûts mondains de mon père, sa répugnance et son dédain pour le côté positif et ennuyeux de la vie avaient pu introduire dans notre fortune quelque secret désordre; peut-être, me disais-je, ma mère veut-elle que je sois en état de suppléer à la négligence de mon père, de réparer ses erreurs.

GASTON.

Eh bien?

MAXIME.

Je ne pus m'arrêter à cette idée... j'avais bien, à la vérité, entendu mon père se plaindre parfois des désastres que notre fortune avait subis pendant la révolution, mais ces plaintes m'avaient toujours paru assez injustes. Tu as vu toi-même quelle était notre situation, notre genre de vie.

GASTON.

Mais c'était tout ce qu'il y avait de plus comfortable. Un hôtel à Paris, un château seigneurial, des écuries immenses peuplées de chevaux de prix.

MAXIME.

Cependant j'obéis à ma mère, je fis mon droit; mais en même temps je commençai, j'avais vingt ans, à la fuir, à l'éviter... elle était toujours souffrante, et malheur à ceux qui souffrent toujours! oui, cette pauvre femme qui m'aimait tant, et que j'aimais aussi, je t'assure, je l'abandonnai chaque jour davantage; nous nous disions, mon père et moi, qu'elle n'était pas malade, qu'elle avait des manies. Nous n'étions jamais si heureux que quand nous nous élancions hors de cette pauvre maison où languissait cette malade éternelle! Allons, Maxime, criait gaiement mon père, un temps de galop!... et nous courions!... Un jour en revenant d'une de ces courses, nous trouvâmes.. elle était morte, mon ami, me laissant un remords qui ne finira pas! (Il se lève.)

GASTON.

Maxime

MAXIME.

Deux mois plus tard, sur le désir formel de mon père, je partis pour l'Italie, et je commençai une série de voyages dont il avait lui-même fixé le terme. Pendant plusieurs années, sa correspondance affectueuse, mais brève, ne témoigna jamais la moindre impatience au sujet de mon retour... Je n'en fus que plus alarmé, il y a deux mois, quand je trouvai, en débarquant à Marseille,

plusieurs lettres de mon père qui, toutes, me rappelaient avec une hâte fébrile.

GASTON.

Ah! est-ce que vraiment...? il me semble avoir entendu le nom de ton père mêlé à des spéculations de Bourse l'an passé?

MAXIME.

J'arrivai le soir : il y avait une légère couche de neige sur le sol, et en traversant l'avenue j'entendais les flocons de givre se détacher des arbres, et tomber autour de moi comme des larmes... Comme j'approchais du château, je vis derrière les fenêtres à demi éclairées du grand salon une ombre qui me parut être celle de mon père. A peine j'eus franchi le seuil, il accourut, il me saisit dans ses bras avec une effusion de sensibilité à laquelle il ne m'avait pas habitué, et je sentis son cœur battre contre le mién avec une violence effrayante; il me montra un siége et s'assit brusquement en face de moi. (Maxime s'asseoit.) Alors comme s'il eût désiré de parler sans en trouver le courage, ses yeux s'arrêtèrent sur les miens avec une expression d'angoisse, d'humilité et de prière, qui de la part d'un homme aussi fier que l'était mon père, me toucha, me navra profondément! Ah! ce tort qu'il avait tant de peine à confesser, je l'avais compris déjà, et Dieu sait que du fond de l'âme j'étais prêt à lui crier : Je vous pardonne! je vous pardonne! quand soudain ce regard qui ne me quittait pas prit une fixité grave, étonnée et terrible ; la main de mon père se crispa sur mon bras, il se souleva sur son fauteuil et retomba lourdement sur le parquet, il n'était plus!

GASTON, se levant.

Pauvre ami... mais quoi?... qu'y a-t-il encore?... parle... est-ce la ruine?

MAXIME.

Tu l'as dit. (Il se lève [1].) La Bourse l'avait achevé. De sorte que je me trouve avec ma sœur en face d'un abîme dont je ne connais même pas le fond, car le désordre était immense, et j'avais

1. Maxime, Gaston.

à peine, d'ailleurs, essayé de mettre un peu de lumière dans ce chaos que je tombai gravement malade. J'ai été pendant deux mois entre la vie et la mort; dès que j'ai pu marcher, je suis accouru à Paris, et me voilà.

GASTON.

Mais tes affaires pendant ce temps? La liquidation...

MAXIME.

Grâce à Dieu, un ami s'en était chargé dès la première heure, un ami que je connais à peine, mais en qui cependant j'ai pleine confiance, parce que ma mère l'estimait profondément; c'est un vieillard, un monsieur Laubépin, autrefois notaire de notre famille.

GASTON.

Ah! je crois l'avoir vu chez vous, un ébouriffé un peu fantasque?

MAXIME.

Oui, un peu... Je l'avais perdu de vue depuis des années... mon père ne l'aimait pas; il se moquait de ses formes solennelles et respectueuses, sous lesquelles il prétendait flairer un vieux levain bourgeois, roturier, et même jacobin, disait-il. J'ai ri moi-même plus d'une fois aux dépens de ce bonhomme, ne me doutant guère que j'attendrais un jour, de sa bouche, le dernier mot de ma destinée.

GASTON.

Mais enfin, vous aviez cent mille francs de rente... Les morceaux en sont bons, que diable!

MAXIME.

Tu penses, n'est-ce pas, que je sauverai quelque épave? Eh! mon Dieu, si seulement l'existence de ma sœur était assurée!... mais cette incertitude est affreuse!...

GASTON.

Et comment n'as-tu pas encore vu ton Laubépin?

MAXIME.

Tu peux croire qu'à peine arrivé j'ai couru chez lui, mais

bah! il n'y était pas! Il était à la campagne, en province, je ne sais où... aussi je suis là depuis deux jours dans un état de misère, de détresse morale... et physique... dont j'ose à peine te donner l'idée.

GASTON, avec distraction et embarras.

Pauvre ami! Ah! voilà... voilà la vie!... c'est atroce! c'est atroce! (Regardant l'heure à sa montre.) Ah çà, mon ami, je te demande mille fois pardon, mais j'ai un rendez-vous au tattersall pour trois heures; voilà trois heures et demie...

MAXIME, froidement.

Va, mon ami, va. (Avec une nuance d'ironie.) Tu reviendras, n'est-ce pas?

GASTON.

Parbleu, en doutes-tu? Diable! ce n'est pas dans des moments pareils qu'on abandonne ses amis. (Il tire son porte-cigare.) Ah çà, tu vas bien me permettre de t'offrir un cigare, mon ami, j'en ai d'excellents; il n'y en a plus que deux... nous allons partager en frères... A revoir, Maxime, à bientôt, bon courage!

MAXIME, qui s'est laissé mettre le cigare dans la main, avec un sourire triste.

Je vais le fumer!

SCÈNE V.

MAXIME, MADAME VAUBERGER.

MADAME VAUBERGER.

Monsieur! c'est monsieur Laubépin.

MAXIME.

Laubépin!... Ah! faites entrer! faites entrer! (A part.) Dieu soit loué! Je vais du moins être tiré de cette angoisse! (Entre Laubépin.)

SCÈNE VI.

MAXIME, LAUBÉPIN.

MAXIME.

Ah! cher Monsieur, je vous attendais avec impatience...

LAUBÉPIN, s'inclinant.

Monsieur le marquis! Votre santé, monsieur le marquis?

MAXIME.

Meilleure, monsieur Laubépin, je vous remercie...

LAUBÉPIN.

Et mademoiselle Hélène de Champcey?

MAXIME.

Elle va bien, elle est toujours ici, dans sa pension. La pauvre enfant ignore nos désastres; moi-même, monsieur Laubépin, vous le savez, je n'en connais pas exactement l'étendue, et c'est de votre bouche...

LAUBÉPIN.

Pardon, monsieur le marquis, mais il entre dans mes habitudes de procéder avec méthode.

MAXIME.

Ah! veuillez vous asseoir, Monsieur. (Ils s'asseoient à droite[1].)

LAUBÉPIN.

Ce fut, Monsieur, en l'année 1820, que mademoiselle Louise-Hélène Dugald Delatouche d'Érouville fut recherchée en mariage par Charles-Christian Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que j'étais enchaîné à la famille Dugald Delatouche par les liens d'un dévouement en quelque sorte héréditaire, et que, de plus, la jeune héritière de cette maison m'avait inspiré, par ses aimables vertus, une affection aussi

1. Laubépin, Maxime.

profonde que respectueuse. Je dus employer tous les arguments de la raison pour détourner mademoiselle Dugald de la funeste alliance qui lui était proposée : je dis funeste alliance, Monsieur, parce que tout en rendant justice aux qualités chevaleresques et trop séduisantes qui distinguaient monsieur le marquis de Champcey, comme tous ceux de sa maison, j'apercevais déjà clairement sous ces dehors brillants l'irréflexion et la frivolité obstinées, la fureur de plaisir, et finalement le barbare égoïsme...

MAXIME.

Monsieur, la mémoire de mon père m'est sacrée, et j'entends qu'elle le soit à tous ceux qui parlent de mon père devant moi.

LAUBÉPIN, avec émotion.

Monsieur, je respecte ce sentiment; mais quand je parle de votre père, comment oublier, Monsieur, que je parle de l'homme qui a tué votre mère, une enfant héroïque, une martyre !

MAXIME, se levant.

Monsieur Laubépin !

LAUBÉPIN, se levant aussi et posant une main sur le bras de Maxime.

Pardon, jeune homme; mais j'étais l'ami de votre mère... je l'ai pleurée. Veuillez me pardonner !... Au surplus (se rasseyant), si vous l'exigez, je ne parlerai que du présent.

MAXIME.

Je vous en prie. (Ils s'asseyent.)

LAUBÉPIN.

Monsieur, vous verrez le détail de mes opérations dans le dossier volumineux que le concierge de cet hôtel est allé chercher chez moi : mais pour résumer ces opérations en un mot, il se trouve qu'après la vente de votre château, de vos terres et de cet hôtel même, à des conditions inespérées, vous resterez redevable envers les créanciers de Monsieur votre père, d'une somme de 45,000 fr.

MAXIME.

Est-il possible !

LAUBÉPIN.

Monsieur, cela est certain.

MAXIME.

Comment! non-seulement il ne nous reste rien, mais...

LAUBÉPIN.

Vous devez quarante-cinq mille francs...

MAXIME, se levant. Faisant quelques pas dans la chambre. A part.

Mon Dieu! pauvre Hélène[1]!

LAUBÉPIN, qui l'observe, se levant.

Maintenant, monsieur le marquis, je dois vous dire que Madame votre mère, en prévision de ce qui arrive, avait daigné me remettre en dépôt quelques bijoux et joyaux d'une valeur de 50,000 francs environ.

MAXIME.

Ah!

LAUBÉPIN.

Pour empêcher que cette faible somme, votre unique fortune désormais, ne tombe aux mains des créanciers, nous pouvons user d'un subterfuge légal que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

MAXIME, simplement.

Comment? mais c'est tout à fait inutile. Je suis trop heureux de pouvoir, à l'aide de cette somme, dégager entièrement l'honneur de mon père.

LAUBÉPIN, qui ne cesse d'observer Maxime avec une attention marquée.

Ah! — soit, monsieur le marquis; mais comme en ce cas vous restez absolument sans ressources, puis-je vous demander, à titre confidentiel et respectueux, si vous avez avisé à quelque moyen d'assurer votre existence et celle de votre sœur et pupille?

MAXIME.

Mon Dieu! Monsieur, tous mes projets sont bouleversés, je

1. Maxime, Laubépin.

vous l'avoue. Je ne m'attendais pas à ce complet dénûment. Si j'étais seul au monde, je me ferais soldat; mais j'ai ma sœur. Je ne puis souffrir la pensée de la voir condamnée au travail, aux privations, aux dangers de la pauvreté. Elle est heureuse dans sa pension; elle est assez jeune pour y rester quelques années encore. Si je pouvais trouver quelque occupation qui me permît, en me réduisant moi-même à l'existence la plus étroite, de payer la pension de ma sœur, et de lui amasser une dot, je serais heureux!...

LAUBÉPIN.

Ah! — dans notre cadre social, monsieur le marquis, une occupation assez lucrative pour répondre à vos honorables intentions, ne se trouve guère du jour au lendemain... Heureusement j'ai à vous communiquer quelques propositions qui, sans aucun effort de votre part, sont de nature à modifier votre situation. En premier lieu, je serai près de vous l'interprète d'un spéculateur riche et influent; cet individu a conçu le plan d'une entreprise considérable qui doit réussir surtout par le concours de la classe aristocratique de ce pays. Il pense qu'un nom comme le vôtre, monsieur le marquis, figurant en tête de son prospectus, aiderait puissamment à lancer l'entreprise.

MAXIME.

Oui, vraiment?

LAUBÉPIN.

Il vous offre, en retour d'une facile complaisance, d'abord une forte prime, ensuite...

MAXIME.

En voilà assez, monsieur Laubépin; en voilà trop[1]!

LAUBÉPIN, haussant la voix.

Si la proposition ne vous plaît pas, monsieur le marquis, elle ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais j'ai cru devoir vous la soumettre. En voici une autre qui, j'espère, vous sourira davantage: j'ai parmi mes anciens clients un honorable commerçant qui

1. Laubépin, Maxime.

s'est retiré des affaires avec une fortune assez ronde : sa fille, monsieur le marquis, fille unique et conséquemment adorée, a été par hasard informée de votre situation, et je sais, je suis certain qu'elle serait prête et disposée à recevoir de votre main le titre de marquise de Champcey. Le père consent, et je n'attends qu'un mot de vous pour vous dire le nom et la demeure de cette famille intéressante.

MAXIME.

Mon nom n'est pas plus à vendre qu'à louer. D'ailleurs, dans l'état de ma fortune, mon titre est dérisoire, et comme il paraît devoir en outre m'exposer à toutes les entreprises de l'intrigue, je suis déterminé à le quitter; le nom originaire de ma famille est Odiot : c'est le seul que je porterai désormais.

LAUBÉPIN.

Ah! (se frottant les mains gaiement et amicalement.) Savez-vous que vous serez difficile à caser, très-difficile à caser, jeune homme, avec ces idées-là? C'est étonnant, Monsieur, comme je suis frappé depuis un moment de votre ressemblance avec madame votre mère.

MAXIME, souriant tristement.

Avec ma mère? Je ne pensais pas... On m'a toujours dit que j'étais le portrait vivant de mon aïeul paternel... Jacques de Champcey.

LAUBÉPIN.

Oh!... cependant... les yeux et le sourire... Mais c'est trop abuser de vos instants. Monsieur le marquis... je vous laisse...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VAUBERGER.

VAUBERGER.

Voilà les papiers, Monsieur.

LAUBÉPIN.

Ah ! c'est votre dossier que j'ai envoyé prendre ; il y a encore deux ou trois pièces importantes qui sont déposées chez le notaire, chez mon successeur. C'est à deux pas d'ici. Si vous vouliez venir les prendre, vous donneriez en même temps quelques signatures indispensables.

MAXIME.

Soit. Je vous accompagne. (A Vauberger.) Rangez ces papiers sur cette étagère. Allons, Monsieur. (Ils sortent après quelques cérémonies de Laubépin.)

SCÈNE VIII.

VAUBERGER, puis MADAME VAUBERGER.

VAUBERGER, rangeant les papiers [1].

Il ne me remercierait pas seulement de la peine.

MADAME VAUBERGER.

Dis donc, Vauberger, sais-tu si le vieux l'a invité à dîner?

VAUBERGER.

Je n'en sais rien, je n'ai pas entendu... qu'est-ce que ça me fait, d'ailleurs!

MADAME VAUBERGER.

Pauvre M. Maxime!

VAUBERGER.

T'y voilà encore! Écoute, tu m'ennuies à la fin avec ton Maxime! Est-ce ma faute à moi s'il est ruiné, tiens!

MADAME VAUBERGER.

Tu verras, Vauberger, tu verras qu'un de ces matins il se tuera, ce garçon-là.

1. Vauberger, madame Vauberger.

VAUBERGER.

Eh bien ! s'il se tue, on l'enterrera, quoi !

MADAME VAUBERGER.

Je te dis, Vauberger, que ça t'aurait fendu le cœur si tu l'avais vu, comme je l'ai vu ce matin, avaler sa carafe d'eau claire pour déjeuner. Songe donc, Vauberger, manquer de feu et de pain ! un garçon qui a été élevé dans des fourrures et nourri toute sa vie avec du blanc-manger ! Ça n'est pas une honte et une indignité, ça ! et ça n'est pas un drôle de gouvernement que ton gouvernement qui permet des choses pareilles !...

VAUBERGER, avec un profond dédain.

Mais ça ne regarde pas du tout le gouvernement ! Mon Dieu ! que les femmes sont bêtes ! et puis, c'est pas vrai, il n'en est pas là, il ne manque pas de pain... ce n'est pas possible.

MADAME VAUBERGER.

Puisque j'en suis sûre !. puisqu'il n'a plus un sou, puisque Édouard l'a espionné... Je te dis qu'il n'a pas déjeuné ce matin, à preuve que ses pauvres jambes ne peuvent plus le soutenir... et je parie qu'il ne va pas encore dîner ce soir... car il est trop fier pour mendier un dîner !

VAUBERGER.

Eh bien, tant pis pour lui ! Quand on est pauvre, faut pas être fier !

MADAME VAUBERGER, indignée.

Vauberger ! tu es un concierge, tu veux qu'on t'appelle concierge... eh bien, tu as les sentiments d'un portier !

VAUBERGER.

Madame Vauberger ! (Maxime paraît au fond.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAXIME.

VAUBERGER, servilement.

Monsieur le marquis, je rangeais ces papiers... Monsieur le marquis n'a pas d'autre ordre à nous donner?

MAXIME, froidement.

Allez-vous-en.

VAUBERGER.

Oui, monsieur le marquis. (Se retournant près de sortir.) Ruiné, va!



SCÈNE X.

MAXIME, seul.

Je n'ai pas osé... je n'ai pas osé lui demander l'aumône... et pourtant ce n'eût pas été une aumône, puisqu'il a de l'argent à moi... mais je n'ai pas osé... Je le verrai demain matin, et j'espère qu'il m'offrira de lui-même... on ne meurt pas pour un jour de jeûne... Ah! si je pèche par orgueil, je suis puni... car réellement je souffre... Si j'allais dîner tout bonnement n'importe où... on me connaît... je pourrais dire que j'ai oublié ma bourse... j'ai fait cela cent fois, sans scrupule, dans d'autres temps... Non! tous ces expédients, qui sentent la misère et la tricherie, me répugnent trop... Pour les pauvres, cette pente est glissante; je n'y mettrai pas le pied! Si je pouvais dormir. (Il s'asseoit dans le fauteuil.) La faim! ce n'est donc pas un vain mot... la faim! Il y a donc vraiment une maladie de ce nom-là... il y a vraiment des créatures humaines qui souffrent presque chaque jour ce que je souffre en ce moment?... et encore, moi, je souffre seul; le seul être qui m'intéresse au monde, ma sœur, je vois son cher visage,

heureux, souriant... Mais ceux qui entendent le cri déchirant de leurs entrailles répété par des voix aimées, suppliantes... ceux qu'attendent dans leur froid logis des femmes aux joues pâles et des petits enfants sans sourire... pauvres gens... O sainte charité! (Il sommeille. — Musique jusqu'au réveil de Maxime.)

SCÈNE XI.

MAXIME, MADAME VAUBERGER.

Elle entre doucement, portant quelques plats sur un plateau. Elle pose le plateau sur la cheminée, approche une petite table et la couvre d'une nappe.

MAXIME, s'éveillant à demi.

Triste sommeil! Je fais de vrais rêves de naufragé... je ne vois que des mirages de festins, de banquets! (Apercevant le plateau.) Tiens! (Il voit madame Vauberger.) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous faites?

MADAME VAUBERGER, affectant la surprise.

Est-ce que Monsieur n'a pas demandé à dîner?

MAXIME.

Pas du tout.

MADAME VAUBERGER.

Édouard m'a pourtant dit que Monsieur...

MAXIME.

Édouard s'est trompé: c'est quelque locataire à côté; voyez.

MADAME VAUBERGER.

Il n'y a pas de locataire sur le palier de Monsieur... Je ne comprends pas...

MAXIME.

Enfin, ce n'est pas moi! Qu'est-ce que cela veut donc dire?... Vous me fatiguez! Emportez cela!...

MADAME VAUBERGER. Elle replie tristement la nappe, et reprend timidement après une pause.

Monsieur a probablement dîné?

MAXIME.

Probablement.

MADAME VAUBERGER.

C'est dommage, car le dîner est prêt... il va être perdu, et le petit va être grondé par son père... Si Monsieur n'avait pas dîné, par hasard, il m'aurait vraiment bien obligée...

MAXIME, violemment.

Allez-vous en, vous dis-je! sortez!... (Il se lève et s'approche d'elle avec douceur.) Louison... je vous comprends... je vous remercie: mais je suis un peu souffrant ce soir: je n'ai pas faim.

MADAME VAUBERGER, avec émotion. Elle se rapproche, portant le plateau qu'elle dépose doucement sur la table devant Maxime.

Ah! monsieur Maxime! si vous saviez comme vous me mortifiez! Eh bien, vous me paierez mon dîner, là; vous me mettrez de l'argent dans la main quand il vous en reviendra; mais vous pouvez être bien sûr que quand vous me donneriez cent mille francs, ça ne me ferait pas autant de plaisir que de vous voir manger mon pauvre dîner! Ce serait une fière charité que vous me feriez, allez! vous devez pourtant bien comprendre ça, monsieur Maxime, vous qui avez de l'esprit.

MAXIME.

Eh bien, ma chère Louison, que voulez-vous? je ne peux pas vous donner cent mille francs... mais je vais manger votre dîner. (Il s'asseoit brusquement devant la table.)

MADAME VAUBERGER.

Oh! merci, monsieur Maxime, merci... vous avez bon cœur.

MAXIME.

Et bon appétit aussi, Louison, je vous jure... mais laissez-moi, n'est-ce pas?...

MADAME VAUBERGER.

Oui, monsieur Maxime... merci, Monsieur.

MAXIME, la rappelant.

Louison... donnez-moi votre main... soyez tranquille, ce n'est pas pour y mettre de l'argent... (Lui prenant la main.) Là... à revoir... (Madame Vauberger sort en pleurant.)

SCÈNE XII.

MAXIME, puis LAUBÉPIN.

MAXIME, portant son mouchoir à ses yeux.

Allons! pas d'enfantillage! et dînons puisque dîner il y a!... Ce que c'est que le fruit défendu! j'ai moins faim que tout à l'heure! Cette pauvre femme, que j'accusais, cette portière... c'est un ange!... Enfin me voilà toujours assuré de vivre jusqu'à demain... c'est quelque chose. (On entend Madame Vauberger qui parle à Laubépin dans l'escalier. La porte s'ouvre. Laubépin paraît conduit par Madame Vauberger qui se retire aussitôt. Maxime se lève un peu interdit.)

LAUBÉPIN, d'un air consterné.

Au nom du ciel, monsieur le marquis, comment ne m'avez-vous pas dit...? (s'avançant.) Jeune homme, c'est mal ; vous avez blessé un ami! vous faites rougir un vieillard!...

MAXIME, ému.

Monsieur!

LAUBÉPIN, l'attirant sur sa poitrine.

Mon pauvre enfant! Allons! n'y pensons plus! Dînez, mon ami, et dînez gaiement... car Dieu merci, je vous apporte une bonne nouvelle...

MAXIME.

Bah! (Il lui donne une chaise [1].)

1. Laubépin, Maxime.

LAUBÉPIN.

J'ai un emploi à vous offrir.

MAXIME.

Un, emploi?

LAUBÉPIN.

Mais, dame! je ne sais s'il vous agréera. Je suis arrivé ce matin de Bretagne, comme vous savez, mon ami. Il y a là, au fond du Morbihan, une famille considérable et très-opulente, la famille Laroque d'Arz dont je possède toute la confiance. Les Laroque avaient, depuis vingt ans, un homme d'affaires, un intendant, nommé Yvart, qui était un fripon. J'ai appris ces jours-ci que cet individu était fort malade; je suis immédiatement parti pour le château de Laroque, et j'ai demandé pour un ami à moi, que je n'ai point nommé, l'emploi qui, suivant toute apparence, allait devenir vacant.

MAXIME.

Mais tantôt vous ne m'aviez pas dit un mot...

LAUBÉPIN.

D'abord, mon ami, j'avais à peine l'honneur de vous connaître, et je tenais à savoir avant tout quelle espèce d'homme vous étiez. Ensuite, c'est en rentrant chez moi seulement qu'une lettre de mon excellente amie, madame Laroque, m'a appris le décès définitif du sieur Yvart. Maintenant, voici les conditions: vous serez uniquement connu dans le château sous le nom de Maxime Odiot; vous habiterez un pavillon particulier. Quant à vos appointements, ils seront réglés chaque année de façon à vous permettre de penser à la dot de votre sœur. Cela vous convient-il?

MAXIME.

A merveille, et je ne sais comment vous remercier de votre prévoyante bonté... Seulement je crains d'être un homme d'affaires un peu neuf.

LAUBÉPIN.

N'êtes-vous pas avocat, c'est-à-dire un peu propre à tout? Et puis, comme je l'écris à madame Laroque, ce qui vous manque

peut s'apprendre en deux mois, et vous avez ce que cinquante ans d'expérience n'avaient pu apprendre à votre prédécesseur... la probité... je vous ai vu au feu, j'en réponds.

MAXIME.

Eh bien, Monsieur, je suis prêt. (Il se lève.)

LAUBÉPIN.

Prêt à partir demain?

MAXIME.

Demain?

LAUBÉPIN.

Mon Dieu, il le faut, car ces gens là-bas ne sont pas capables à eux tous de faire une quittance. Mon excellente amie madame Laroque en particulier est, en affaires, d'une enfance... c'est une créole.

MAXIME, vivement.

Ah! c'est une créole!

LAUBÉPIN, sèchement.

Oui, jeune homme, une vieille créole. De son côté, sa fille...

MAXIME.

Ah! elle a une fille?

LAUBÉPIN.

Oui, qui est plus jeune.

MAXIME.

Naturellement...

LAUBÉPIN.

Au surplus, vous les verrez, vous les jugerez vous-même.

MAXIME.

Si je pouvais pourtant sans indiscrétion vous demander, pour ma gouverne, quelques renseignements sur le caractère des personnes avec qui je vais me trouver en contact?

LAUBÉPIN, *avec réserve.*

Mon Dieu, jeune homme, l'article personnel est toujours fort délicat. Cependant, voyons... Il y a dans le château, en résidence permanente, sans parler des voisins, des amis, il y a, dis-je, cinq personnes : d'abord monsieur Laroque le père, célèbre au commencement de ce siècle en qualité de corsaire autorisé, source de la fortune... aujourd'hui plus qu'octogénaire... intelligence un peu flottante ; ensuite, madame Laroque, sa belle-fille, veuve, créole d'origine... quelques manies... mais belle âme ; mademoiselle Marguerite, sa fille, créole et bretonne... une petite tête, quelques chimères, mais belle âme ; puis, en sous-ordre, une madame Aubry, cousine au deuxième degré recueillie dans la maison, veuve d'un banquier décédé en Belgique... esprit aigri ; et enfin une demoiselle Hélouin, institutrice, demoiselle de compagnie, esprit cultivé... caractère... (*Il hésite et reprend.*) Esprit cultivé!... c'est tout! vous voyez...

MAXIME.

Comment, mais sur cinq habitants il y a deux belles âmes... c'est une proportion magnifique!

LAUBÉPIN.

N'est-ce pas? ah çà! Maxime, vous penserez à la dot d'Hélène?

MAXIME.

Je ne penserai qu'à cela, Monsieur!

LAUBÉPIN.

Bien! allons! bon courage, mon ami! Demain matin je vous attends à déjeuner, et demain soir en route pour la Bretagne. (*Sérieux.*) Mon enfant, je ne vous connais que depuis quelques heures, et je me porte votre caution, vous voyez : je réponds de vous... à tous les points de vue : je n'aurai jamais à m'en repentir, n'est-ce pas?...

MAXIME.

Monsieur, j'ai fait, à la mémoire de celle que j'avais connue trop tard, un serment que je tiendrai. J'ai juré de ne jamais com-

mettre aucune action dont aurait pu rougir la sainte qui fut ma mère.

LAUBÉPIN.

Je suis tranquille; à demain.

MAXIME.

A demain... (Seul.) Intendant!... allons, frère, courage!

FIN DU PREMIER TABLEAU.

IIe TABLEAU

Un riche salon d'été, largement ouvert sur une terrasse ornée de statues et de grands vases : une balustrade ferme, dans le fond, cette terrasse, d'où l'on descend par un escalier de deux ou trois marches dans une autre partie des jardins. A gauche une fenêtre, un piano. — A droite une table couverte de livres et de journaux, jardinières, vases pleins de fleurs, un brasero allumé.

SCÈNE I.

M. DE BÉVALLAN, LE DOCTEUR DESMARETS, MADAME LAROQUE, MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN, MADAME AUBRY.

Au lever du rideau, quelques jeunes filles en toilette d'été se promènent sur la terrasse, M. de Bévallan cause et rit avec elles. Le docteur Desmarets lit un journal : Madame Laroque, enveloppée de fourrures et entourée de coussins en velours et en tapisserie, est assise à droite, lisant et approchant sa main de temps à autre de la flamme du brasero. Marguerite, assise près de sa mère, fait de la tapisserie. Mademoiselle Hélouin arrange des fleurs dans un vase. Madame Aubry, assise à gauche, tricote.

BÉVALLAN, après un cri de joie poussé par les jeunes filles qui battent des mains, entre dans le salon. — Aux jeunes filles en dehors.

Mesdemoiselles, c'est entendu !... (Dans le salon.) Mesdames, ces demoiselles désirent faire un tour de valse sur la terrasse.

MADAME LAROQUE.

Comment ? en plein soleil, comme cela ?

BÉVALLAN.

Oui, Madame, attendu que les fleurs ne craignent pas le soleil. (Mettant ses gants et s'approchant de Marguerite.) Mademoiselle Marguerite, oserai-je vous demander ?...

MARGUERITE.

Oh! moi, je crains le soleil... Je vous remercie, je préfère jouer. (Elle se lève et se dirige vers le piano.)

BÉVALLAN, comme elle passe près de lui, lui dit à demi-voix.

Toujours barbare! (A mademoiselle Hélouin qui arrange des fleurs¹.) Et vous, Mademoiselle, puis-je espérer... ?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Volontiers. (Elle prend le bras de Bévallan.)

BÉVALLAN, à demi-voix.

Toujours charmante! (Haut, se dirigeant vers la terrasse.) Allons, Mesdemoiselles, allons! (Marguerite commence à jouer la valse. Bévallan, mademoiselle Hélouin et les jeunes filles tourbillonnent et disparaissent.)

MADAME LAROQUE.

Avez-vous vu ma nouvelle serre, docteur?

DESMARETS, se levant[1].

Non, Madame.

MADAME LAROQUE.

Ah! Eh bien, mais il va falloir que je vous montre cela... si je puis me traîner jusque-là.

DESMARETS.

Comment, vous traîner?... mais vous êtes éblouissante de santé, ce matin, vous êtes fraîche comme la rosée!

MADAME LAROQUE.

Fraîche... c'est-à-dire que je suis gelée... C'est une chose extraordinaire... Depuis vingt ans que j'ai quitté les Antilles et que je suis en France, je n'ai pas encore pu me réchauffer.

DESMARETS.

Tant mieux! Madame, tant mieux! Le froid conserve!... (Passant à gauche.) Et vous, madame Aubry, voyons... la santé?

MADAME AUBRY, dolente.

Oh! toujours bien faible, docteur... j'ai eu des vertiges tout le matin.

1. Marguerite au piano, madame Aubry, Desmarets, madame Laroque.

DESMARETS.

Bon! tant mieux! parfait, cela! signe de force!

MADAME AUBRY, *confidentiellement.*

Oh! le chagrin me mine, voyez-vous, docteur. On me traite si indignement ici.

DESMARETS.

Encore! comment ça?

MADAME AUBRY.

Vous n'avez pas vu encore ce matin au déjeuner... du potage froid... pas de chaufferette... toutes les indignités possibles... je suis le jouet des domestiques... et songez donc, docteur, quand on a été dans ma position, quand on a mangé dans de l'argenterie à ses armes!... Ah! on ne sait pas tout ce que je souffre dans cette maison... et on ne le saura jamais, car quand on a de la fierté on souffre sans se plaindre; aussi je me tais, docteur, mais je n'en pense pas moins.

DESMARETS, *impatienté.*

C'est cela, Madame, n'en parlons plus. Et croyez-moi, buvez frais... cela vous calmera.

MADAME AUBRY.

Ah! rien ne me calmera, docteur... rien que la mort!

DESMARETS.

Eh bien, Madame, quand vous voudrez! (*Les danseurs reparaissent en ce moment. Desmarets se retournant*). Ce diable de Bévallan est infatigable... Après avoir couru à cheval tout le matin, le voilà... (*Tout à coup la danse s'interrompt : les jeunes filles poussent un cri et s'arrêtent. On aperçoit au fond Maxime, il porte un album sous le bras et un petit sac de voyage à la main, et paraît assez embarrassé de sa contenance. Alain l'accompagne.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAXIME, ALAIN.

MARGUERITE, se levant, de sa place.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc?

ALAIN, s'avançant seul pendant que Maxime attend au fond.

Madame, c'est M. Odiot, le nouvel intendant.

MADAME LAROQUE, qui s'est soulevée pour regarder Maxime.

Comment?... ça?

ALAIN.

Oui, Madame, à ce qu'il dit[1].

MADAME LAROQUE.

Faites entrer. (Pendant qu'Alain va chercher Maxime et le débarrasse de son sac.) Ah çà, comprend-on ce Laubépin, qui m'annonce un garçon d'un certain âge, très-simple, très-mûr, et qui m'envoie un monsieur comme ça?

BÉVALLAN.

Il est positif que voilà un intendant... original.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, à gauche, qui observe Maxime, avec surprise, à part.

Mais c'est le marquis de Champcey... je l'ai vu dix fois à la pension... (Maxime entre et salue[2].)

MADAME LAROQUE.

Pardon... vous êtes, Monsieur...?

MAXIME.

Odiot, Madame.

1. Marguerite revient prendre sa place à côté de sa mère.
2. Mademoiselle Hélouin, madame Aubry, Maxime. — Desmarets, Bévallan, un peu en arrière. — Madame Laroque, Marguerite.

MADAME LAROQUE, n'en revenant pas.

Maxime Odiot, le régisseur, l'intendant que monsieur Laubépin...?

MAXIME.

Oui, Madame.

MADAME LAROQUE.

Vous êtes bien sûr?

MAXIME, souriant.

Mais oui, Madame, parfaitement.

MADAME LAROQUE.

Enfin, très-bien, Monsieur! Nous vous remercions beaucoup de vouloir bien nous consacrer vos talents... nous en avons grand besoin... car nous avons le malheur d'être extrêmement riches. (Madame Aubry lève les épaules.) Oui, ma chère cousine, je dis le malheur, vous avez beau lever les épaules... La richesse est pour moi un fardeau, c'est la pure vérité... moi, j'étais née pour la pauvreté, pour le dévouement, le sacrifice... j'aurais été, par exemple, une excellente sœur de charité... ou bien encore j'aurais aimé à courir le monde en bohémienne, comme ces pauvres femmes qu'on voit faire leur pauvre cuisine à l'abri des haies... C'est poétique, ça m'aurait plu... Enfin, Monsieur, le ciel en a disposé autrement; d'ailleurs cette fortune n'est pas à moi, et mon devoir est de la conserver pour ma fille, quoique la pauvre enfant n'y tienne pas plus que moi-même, n'est-ce pas, Marguerite? (Marguerite répond par un mouvement dédaigneux des sourcils). Alain va vous montrer, Monsieur, le pavillon qui vous est destiné... Mais, auparavant, il serait bon de vous présenter à mon beau-père. Voyez, Alain, si M. Laroque peut recevoir Monsieur. Ouf! (Elle se lève péniblement en se drapant.) Eh bien, docteur, venez-vous voir ma serre?

DESMARETS.

Volontiers, Madame.

MADAME LAROQUE.

Venez donc aussi, Bévallan.

BÉVALLAN.

Madame!

ALAIN, rentrant.

Madame, M. Laroque va descendre.

MADAME LAROQUE.

Ah! Eh bien, Monsieur, veuillez l'attendre ici... (A sa fille à demi-voix.) Dis-moi, Marguerite, si tu restais pour le présenter à ton grand-père?

MARGUERITE.

Oui, ma mère.

MADAME LAROQUE.

A revoir, Monsieur, à bientôt. (Elle prend le bras de Desmarets.)

BÉVALLAN, à part.

Singulier intendant! (Il offre le bras à madame Aubry.)

MADEMOISELLE HÉLOUIN, à part.

Soit! gardons-lui son secret... jusqu'à nouvel ordre! (Elle sort avec les autres.)

SCÈNE III.

MAXIME, MARGUERITE, sur le devant. ALAIN, dans le fond.

MARGUERITE [1], après une pause embarrassée.

C'est la première fois, Monsieur, que vous venez en Bretagne?

MAXIME.

Oui, Mademoiselle.

MARGUERITE, avec insouciance.

C'est un pays assez intéressant pour les étrangers.

MAXIME.

Oh! très-intéressant, Mademoiselle... Je n'ai fait que le traverser rapidement... mais ce que j'ai entrevu m'a charmé... Ces

1. Maxime, Marguerite, s'occupant de sa tapisserie.

vieilles forêts, ces grandes landes sauvages, avec ces horizons étagés à perte de vue; c'est vraiment...

MARGUERITE, avec une nuance de dédain.

Ah! vous êtes artiste, Monsieur! Je vois que vous aimez ce qui est beau, ce qui parle à l'imagination et à l'âme... la belle nature, les bruyères, les pierres... les beaux-arts... Allons, tant mieux!... vous vous entendrez à merveille avec mademoiselle Hélouin, qui adore aussi toutes ces choses... que je n'aime guère, pour mon compte.

MAXIME, gaiement.

Mon Dieu! qu'est-ce donc que vous aimez, Mademoiselle, si vous me permettez?...

MARGUERITE, après un regard hautain qui lui coupe la parole. — Elle laisse sa tapisserie, et s'éloignant.

Je vais au-devant de mon grand-père, Alain. (Elle sort. Alain descend la scène lentement.)

SCÈNE IV.

MAXIME, ALAIN.

MAXIME.

Allons! J'oublie que je n'ai pas le droit ici de parler en égal (se retournant vers Alain.) excepté à cet homme... Ah! c'est amer! Dites-moi, mon ami, M. Laroque est très-âgé, n'est-ce pas?

ALAIN.

Oh! très-âgé, Monsieur, oui.

MAXIME.

Il a été marin, je crois, autrefois.

ALAIN.

Oui, Monsieur... et un fier marin, allez!... Vous verrez, Monsieur, dans la galerie, là-haut, quelques-unes de ses batailles en peinture... Ah! c'était un homme terrible! Toujours la hache

d'abordage à la main! Ah! il en a fait voir de cruelles aux Anglais, celui-là, je vous en réponds. Aussi, ils ne l'aimaient pas... Ah çà, ils ne l'aimaient pas! S'ils l'avaient tenu...

MAXIME.

Enfin, ils n'ont pas pu le prendre.

ALAIN.

Oh! jamais, Monsieur! ça leur était défendu!... Ah! c'était un homme terrible!... et encore à présent... tenez, Monsieur, il y a des moments, comme ça, où il se promène tout seul, le soir, dans la galerie, en rêvant tout haut à ses batailles et aux Anglais... car il a des espèces d'absences par instants... Eh bien! il me fait peur, à moi, Monsieur. Je n'en suis pas maître... il me fait peur!

MAXIME.

Ah!

ALAIN.

Le voilà, Monsieur.

MAXIME, à part.

Pauvre vieillard, il n'a pas l'air si terrible!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE, M. LAROQUE.

MARGUERITE.

Par ici, mon père... là! (Elle le fait asseoir. — A Maxime.) C'est mon grand-père, Monsieur. (A M. Laroque.) M. Odiot, le nouvel intendant, mon père.

M. LAROQUE, s'asseyant. Il regarde Maxime, et paraît subitement étonné et inquiet; Maxime, surpris de ce regard, se tait.

Bien, bien, mon enfant... Bonjour, Monsieur, bonjour.

MARGUERITE, après une pause.

Mais, Monsieur, veuillez parler, dites quelque chose.

MAXIME, avec embarras.

Mon Dieu! Mademoiselle...

MARGUERITE.

Mais parlez donc. (A son père.) M. Odiot, le nouvel intendant, mon père.

MAXIME.

Monsieur, je suis heureux de pouvoir vous consacrer mes services.

M. LAROQUE, le regardant toujours avec un air d'égarement croissant.

Mais il est mort!

MAXIME, s'adressant à Marguerite.

Comment?

MARGUERITE.

L'autre intendant. (Elle fait signe à Maxime de continuer.)

MAXIME.

Ah! — d'autant plus heureux, Monsieur, que j'ai souvent entendu citer vos glorieux faits d'armes, et que je compte moi-même dans ma famille des marins qui, comme vous, ont eu souvent l'honneur de combattre les Anglais....

M. LAROQUE, se dressant.

Ah! les Anglais! Oui! ce sont eux... Mais ils l'ont payé. Il y a du sang, je ne veux pas...

MARGUERITE.

Mon père!... (A Maxime.) Veuillez vous retirer, Monsieur.. allez rejoindre ma mère.

MAXIME, après s'être incliné, à part.

Joli début! (Il sort.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, M. LAROQUE.

MARGUERITE.

Mon père!... mon père!... Quelles pensées vous troublent!... Voyons! revenez à vous... c'est moi... Marguerite... votre fille...

M. LAROQUE, revenant à lui peu à peu.

Toi... c'est toi... petite... oui... Eh bien, quoi? qu'y a-t-il?... Tu es seule... Qui était donc là, tout à l'heure?

MARGUERITE.

C'était notre nouveau régisseur, mon père, M. Maxime Odiot.

M. LAROQUE.

Maxime Odiot?... je ne connais pas... C'est bizarre... il m'avait semblé connaître ce visage. Je suis si vieux, ma fille... J'ai connu tant de monde... Il y a tant de visages qui passent comme des fantômes dans ma pauvre mémoire séculaire... Eh bien, ce jeune homme, il a l'air très-comme il faut, il me semble.

MARGUERITE.

Oui, mon père.

M. LAROQUE.

Je crois qu'il me plaira. Fait-il le piquet?

MARGUERITE.

Je ne sais pas encore, mon père.

M. LAROQUE, riant.

Espérons-le, ma fille, espèrons-le. (Madame Aubry arrive à la hâte.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME AUBRY.

MADAME AUBRY.

Eh bien, comment vous trouvez-vous, mon cher cousin? On vient de me dire que vous étiez souffrant... et je suis accourue plus morte que vive...

M. LAROQUE, un peu railleur.

Trop bonne, cousine, trop bonne... Ce n'était rien... un peu de faiblesse.

MADAME AUBRY.

Ah! tant mieux! tant mieux!... Venez faire un tour sur la terrasse... Cela vous fera du bien... Prenez mon bras, je vous en prie.

M. LAROQUE.

Soit! je veux bien... Allons! (A Marguerite.) Au revoir, ma chérie... (Se retournant.) Demande-lui s'il fait le piquet.

MARGUERITE.

Oui, grand-père.

M. LAROQUE.

Espérons-le!

MADAME AUBRY, pendant qu'elle s'éloigne soutenant M. Laroque.

Appuyez-vous, appuyez-vous.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, un instant seule, puis MAXIME, MADAME LAROQUE, MADEMOISELLE HÉLOUIN, BÉVALLAN, et les jeunes filles qui restent au fond.

MARGUERITE, seule.

Cette scène m'a fait mal... et puis elle m'a troublée... Ces

paroles étranges... Ah! c'est la faiblesse d'esprit d'un vieillard!... Vraiment, il y a des moments où j'ai moi-même des pensées folles... (Se retournant, elle aperçoit sa mère qui revient donnant le bras à Maxime et paraissant engagée avec lui dans une conversation animée.) Comment! ma mère donne le bras à ce monsieur? (Entrent Maxime et madame Laroque; Bévallan, mademoiselle Hélouin et les jeunes filles restent en vue sur la terrasse.)

MADAME LAROQUE, d'un ton très-gracieux, à Maxime.

Exactement comme moi, Monsieur! exactement mon impression! C'est extraordinaire comme nous nous rencontrons! (Quittant son bras et le saluant.) Monsieur!... (Maxime reste un peu en arrière, parcourant des brochures; madame Laroque descend vers sa fille, et lui dit:) Tu es étonnée, ma fille... n'est-pas? Eh bien, je le suis encore plus que toi!... Il est tout à fait homme du monde, ce jeune homme... il cause très-bien... et puis il a beaucoup voyagé... et, chose extraordinaire, il a exactement ma manière de voir, mes impressions... Enfin, tout en babillant, j'ai oublié entièrement sa position, et je lui ai pris le bras sans y penser... Entre nous, ma fille, je crois bien que c'est un très-mauvais intendant, mais vraiment c'est un homme très-agréable. (Elle s'asseoit dans son fauteuil à droite.)

MARGUERITE.

Tant mieux, ma mère. (Elle reprend sa tapisserie.)

BÉVALLAN, aux jeunes filles.

Vous voulez denc ma mort, Mesdemoiselles?... Mais enfin, soit! je m'exécute! (Il s'avance.) On réclame avec enthousiasme la fin de la valse interrompue.

MARGUERITE.

Ah! comment? encore! Mais jamais je ne pourrai finir cette tapisserie, et il faut que je l'envoie ce soir à Rennes pour la faire monter...

BÉVALLAN.

Ah! en ce cas... je vais perdre ma danseuse, moi! (Il remonte vers le fond.)

MAXIME.

Mon Dieu! si vous le voulez, Madame, je puis à la rigueur jouer une valse ou deux?

MARGUERITE échange un regard de surprise avec sa mère

Vous nous obligerez, Monsieur. (Maxime se place devant le piano et joue.)

MADAME LAROQUE.

Comment! il touche du piano, maintenant!

BÉVALLAN, à part.

Singulier intendant! (Allant sur la terrasse.) Mesdemoiselles, je suis à vous... mais pas longtemps; car il fait une chaleur atroce, vraiment! (Les jeunes filles disparaissent en valsant.)

MADAME LAROQUE.

Ma fille, sais-tu que cela commence à m'inquiéter?

MARGUERITE, gravement.

Pourquoi, ma mère? On peut toucher du piano et être honnête homme.

MADAME LAROQUE.

Je ne te dis pas le contraire, mon enfant... mais enfin, ce n'est pas là un intendant, franchement... jamais je n'oserai lui donner mes ordres... et puis comment veux-tu qu'un Monsieur comme ça aille trotter en sabots dans les terres labourées et dans la boue de nos chemins? c'est impossible! (Remarquant tout à coup l'album que Maxime a posé sur un guéridon.) Qu'est-ce que c'est donc que cet album-là?

MARGUERITE.

Mais il me semble qu'il l'avait à la main quand il est arrivé.

MADAME LAROQUE, ouvrant l'album.

Il ne manquait plus que cela... il dessine! et il dessine à merveille... Tiens, vois!

MARGUERITE.

Oui, c'est bien fait.

BÉVALLAN.

Ah! ma foi, mesdemoiselles, décidément, je n'y tiens plus! Je me rends! Je renonce!.. (Il se jette dans un fauteuil. A Maxime.) Merci, Monsieur, merci bien. Vous avez un vrai talent.

MAXIME, se levant et le saluant.

Monsieur! (Il quitte le piano.)

MADAME LAROQUE.

Vous nous pardonnerez notre indiscrétion, M. Odiot... C'est vous qui dessinez comme cela?

MAXIME.

Madame... je dessine... un peu... mais cet album est bien pauvre.

MADAME LAROQUE.

Pas du tout... Voyez donc, M. de Bévallan... ce petit coin sombre, c'est délicieux!

BÉVALLAN.

Oui, ma foi!.. Salvator! tout à fait!

MADAME LAROQUE.

Où est-ce donc pris, cette vue-là, Monsieur?

MAXIME.

C'est, Madame, dans le parc du prince de Villa-Franca, en Sicile.

BÉVALLAN.

De Villa-Franca?.. Tiens! j'ai passé par là, moi... Mais je n'ai pu voir le parc... je croyais que le prince ne l'ouvrait pas aux étrangers?

MAXIME.

C'est vrai, Monsieur, en général... (Il s'arrête avec embarras.) Mais, Madame, votre bienveillance m'a fait oublier trop longtemps mes devoirs! Avec votre permission, je vais entrer en fonctions dès ce moment, et aller visiter votre ferme de Langoat, dont nous parlions tout à l'heure, et qui n'est, je crois, qu'à une lieue d'ici.

MADAME LAROQUE, visiblement embarrassée.

Ma ferme de Langoat?.. Mais, Monsieur... pardon... c'est impossible... Il y a des chemins affreux... Attendez que la saison soit plus avancée. (A part.) C'est très-gênant, un intendant comme cela.

MAXIME, gaiement.

Non, madame, je n'attendrai pas un seul jour... On est intendant, ou on ne l'est pas!

MADAME LAROQUE.

Mais, voyons... Ne pourrait-on pas... (Alain est au fond, plaçant une jardinière.) Alain?

ALAIN, descendant la scène[1].

On pourrait, madame, atteler pour M. Odiot le vieux berlingot du père Yvart... Il n'est pas suspendu, mais...

MADAME LAROQUE, qui lui fait signe de se taire.

Non... non!... Est-ce que l'américaine ne passerait pas dans le chemin?

MAXIME.

Madame, je vous en supplie...

ALAIN.

L'américaine, Madame?... Ma foi, non!... Il n'y a pas de risque, qu'elle y passe... ou si elle y passe, elle n'y passera pas tout entière... et encore... je ne crois pas qu'elle y passe!

MAXIME.

Je vous proteste, Madame, que j'irai parfaitement à pied.

MADAME LAROQUE.

Je vous assure, Monsieur, que je ne le souffrirai pas... Mais voyons donc... nous avons bien une demi-douzaine de chevaux de selle qui ne demandent qu'à se promener... mais probablement vous ne montez pas à cheval?

MAXIME.

Je vous demande pardon, Madame; mais, véritablement...

MADAME LAROQUE.

Alain, faites seller un cheval... Lequel, dis, Marguerite?

BÉVALLAN.

Donnez Proserpine?

1. Alain, madame Laroque, Maxime, Bévallan, Marguerite.

MARGUERITE.

Non, non! pas Proserpine! gardez-vous-en bien!

MAXIME.

Et pourquoi donc, Mademoiselle?

MARGUERITE.

Parce qu'elle vous jetterait par terre, Monsieur.

MAXIME, souriant.

Oh! si ce n'est que cela, ne craignez rien... vous pouvez faire seller Proserpine, Alain. (Alain sort. A Bévallan.) Est-ce que cette bête est si terrible?

BÉVALLAN.

Oh! non! pas tant! Un peu verte au montoir, simplement! Mais quand une fois on est dessus, si on y reste, ça va bien... Voulez-vous des éperons? j'en ai une paire à votre service.

MARGUERITE, à demi-voix, d'un ton de reproche, à Bévallan.

Monsieur de Bévallan! (Bévallan s'éloigne et se dirige vers la fenêtre.)

MAXIME.

Je vous suis obligé, Monsieur; j'accepte.

BÉVALLAN, à la fenêtre de gauche.

Donnez mes éperons à Monsieur!

MAXIME, saluant.

Mesdames! (Il s'éloigne.)

MADAME LAROQUE.

Vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous, Monsieur?

MAXIME.

Madame! (Il sort.)

BÉVALLAN.

Singulier intendant!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté MAXIME.

MARGUERITE.

Monsieur de Bévallan, je ne vous comprends pas... vous voulez donc qu'il se tue?

BÉVALLAN, se rapprochant un peu.

Laissez donc, Mademoiselle!

MADAME LAROQUE.

Comment! Mais s'il y a du danger, je n'entends pas du tout, moi!....

BÉVALLAN.

Aucun danger, Madame... D'ailleurs, c'est sur l'herbe... et puis, franchement, là, il mérite une petite leçon!

MADAME LAROQUE.

Et pourquoi donc?

BÉVALLAN.

Il est trop avantageux. — Ne veut-il pas nous faire croire qu'il est l'ami du prince de Villa-Franca, à présent!

MADAME LAROQUE.

Mais il n'a pas dit un mot de ça!... c'est vous qui le poussez!... Ah çà, s'il y a du danger, je veux qu'on le rappelle! (Elle va vers la fenêtre, où Marguerite l'accompagne [1].)

BÉVALLAN, à la fenêtre.

Soyez donc tranquille, Madame!... Tenez, la voilà... voyez... c'est un vrai mouton... Ah! par exemple, s'il la touche!... Voyons, je parie dix louis contre un qu'il ne peut pas se mettre en selle? Personne ne tient?

MARGUERITE.

Moi, si vous voulez.

1. Madame Laroque, Marguerite, près de la fenêtre, Bévallan un peu en retour, mademoiselle Hélouin.

BÉVALLAN.

Soit, Mademoiselle...

MADAME LAROQUE.

Monsieur de Bévallan, je n'aime pas du tout cette plaisanterie... je suis au martyre!...

BÉVALLAN.

Ah! il met le pied à l'étrier... Bon! paf! patapan! en voilà une ruade! Elle ne lui fera pas de mal, allez! seulement, il ne montera pas, voilà tout!... il ne montera pas! paf! encore!... vous avez perdu, Mademoiselle.

MARGUERITE, tout à coup.

J'ai gagné.

BÉVALLAN.

Comment! en selle... sans toucher l'étrier! Eh bien, alors c'est un clown! c'est un clown! faites-lui de la musique! il va danser!

MARGUERITE.

Vous avez beau dire: il est notre maître... (Elle applaudit, et les autres femmes battent aussi des mains.)

BÉVALLAN, applaudissant.

Oui, ma foi, c'est très-bien! bravo! bravo!... (Se retournant.) Il me déplaît passablement, ce monsieur!

MADAME LAROQUE, à Bévallan.

Je ne sais pas pourquoi, mais je l'adore, moi, ce garçon-là!

BÉVALLAN.

N'est-ce pas? Il est adorable! adorable!...

MARGUERITE, rêveuse, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?

MADEMOISELLE HÉLOUIN, de même.

Quand donc ai-je rêvé que j'étais marquise?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

III[e] TABLEAU

Une espèce de rond-point, ou de carrefour dans le parc du château de Laroque. La futaie est percée de plusieurs allées ; sous les arbres, au fond, un dolmen très-apparent. Un banc de gazon au pied d'un arbre à gauche. Chaises et bancs rustiques.

SCÈNE I.

MAXIME, ALAIN, portant une chaise rustique et une espèce de guéridon.

MAXIME, un album sous le bras.

Mettez ce pliant ici; puisque je n'ai rien de mieux à faire cette après-midi, je m'en vais dessiner ces arbres et ce dolmen.

ALAIN.

Ah! oui... le dolmen... M. le curé aurait bien voulu le faire enlever d'ici.

MAXIME.

Et pourquoi cela?

ALAIN.

Ah! monsieur, parce qu'il y a encore des vieilles gens qui ont une idée sur ces tas de pierres et qui viennent s'agenouiller autour. C'est ce qui faisait que M. le curé... mais mademoiselle Marguerite n'a jamais voulu... Elle a dit que c'était le plus bel ornement du parc... et voilà comment c'est resté là.

MAXIME[1].

Je crois que vous avez fait ce matin une promenade à cheval avec mademoiselle Marguerite, Alain?

1. Alain, Maxime.

ALAIN, souriant.

Oui, monsieur.

MAXIME, taillant son crayon.

Vous avez bonne mine à cheval, Alain!

ALAIN.

Monsieur est trop bon... Mademoiselle a meilleure mine que moi... Vraiment, Monsieur, quand j'ai l'honneur d'accompagner Mademoiselle...

MAXIME.

Est-ce que vous ne l'accompagnez pas toujours, Alain?

ALAIN.

Oh! non, Monsieur!.. Mademoiselle se promène seule bien souvent... C'est une idée de Madame... Madame, qui a été élevée dans les Antilles anglaises, à Sainte-Lucie, a voulu donner à Mademoiselle l'éducation qui est à la mode dans ces pays-là, où il paraît que les jeunes filles, avant leur mariage, ont bien plus de liberté que chez nous... Après ça, pas de danger, Monsieur, qu'il lui arrive malheur, allez! Elle fait tant de charités qu'il n'y a pas de cabane à dix lieues à la ronde où on ne la vénère comme un ange!

MAXIME, à part.

Étrange fille!

ALAIN.

Je disais donc à Monsieur que quand j'ai l'honneur d'accompagner Mademoiselle, je passe mon temps à l'admirer. Elle a si bonne tournure sur son cheval, avec sa plume noire et son air fier... on dirait une reine, Monsieur.

MAXIME, dessinant.

Mais pourquoi donc, Alain, est-elle toujours grave et sombre comme on la voit?

ALAIN.

Ah! voilà, Monsieur, voilà!.. Elle était gaie comme un oiseau autrefois, et puis, tout d'un coup, ça a changé... Pourquoi? On

ne sait pas... Moi, je croirais qu'elle a quelque chose dans le cœur... Eh! mon dieu, les jeunes filles!..

MAXIME.

Mais si vous voulez dire, Alain, qu'elle aime M. de Bévallan, il me semble qu'il ne tiendrait qu'à elle de l'épouser?

ALAIN.

Ah! certainement, Monsieur, il ne tiendrait qu'à elle, car M. de Bévallan l'a demandée assez de fois; et il faut dire que d'un côté ce serait un bon mariage... puisque M. de Bévallan est, après les Laroque, le plus riche du pays... Aussi, quand Monsieur est arrivé au château, il y a trois mois, on disait que Mademoiselle avait consenti... et puis, tout d'un coup elle s'est ravisée et a encore demandé du temps pour réfléchir.

MAXIME.

Vous devez désirer ce mariage, Alain...

ALAIN.

Pourquoi?

MAXIME.

M. de Bévallan a un beau nom, et vous qui avez un faible pour la noblesse...

ALAIN.

Mon Dieu! Monsieur, j'ai un faible pour la noblesse... c'est vrai... parce que j'ai été élevé dans ces idées-là... et qu'avant de servir ces dames, j'avais toujours servi dans la noblesse... aussi pourquoi ai-je tant de plaisir à servir Monsieur? Parce que Monsieur a l'air gentilhomme.

MAXIME.

Oh! vous me flattez, Alain.

ALAIN.

Non, Monsieur, vous avez l'air gentilhomme, moralement et physiquement. Eh bien, je dis moi qu'il vaut mieux avoir l'air gentihomme et ne l'être pas, que de l'être, et de ne pas en avoir l'air... Ainsi voilà M. de Bévallan qui dit qu'il aime made-

moiselle Marguerite, qu'il veut l'épouser, et Monsieur peut voir comme moi qu'en attendant il ne se gênerait pas pour faire le sultan dans le château! il y a mademoiselle Hélouin...

MAXIME.

Allons, allons, pas de jugements téméraires, Alain!

ALAIN.

Sans doute, Monsieur, sans doute... Monsieur a raison, Monsieur a raison... (Il s'éloigne de quelques pas, et se retournant.) Ah! dommage que Monsieur n'ait pas seulement cent mille livres de rente.

MAXIME.

Pourquoi cela, Alain?

ALAIN, souriant en vieillard.

Parce que... Monsieur n'a plus besoin de moi?

MAXIME.

Non, merci, mon ami (Alain s'éloigne.) Ah! dites-moi... Voilà bien de l'encre et une plume... Mais cette lettre... cette lettre commencée que je comptais achever ici et que je vous avais prié d'apporter?

ALAIN.

Monsieur, je ne l'ai pas trouvée.

MAXIME.

Comment? mais je l'avais laissée sur mon bureau tout à fait en évidence.

ALAIN.

Monsieur.... j'ai eu beau retourner les papiers.

MAXIME.

Tiens!... Où diable ai-je pu la mettre? je vais la chercher.

ALAIN, lui prenant l'album des mains.

Monsieur me permet de jeter un coup d'œil sur ses plans pendant ce temps-là?

MAXIME.

Certainement. (Il s'éloigne à gauche.)

SCÈNE II.

ALAIN, seul un moment, puis BÉVALLAN et MADEMOISELLE HÉLOUIN arrivant par le fond à droite.

ALAIN, seul.

Ah! brave jeune homme!... lui et mademoiselle, deux vraies créatures du bon Dieu! seulement ils ne peuvent pas se souffrir tous deux... Quand l'un va à droite, l'autre va à gauche; quand l'un dit blanc, l'autre dit noir... En tout cas ça serait impossible! ainsi tout est pour le mieux... (Apercevant Bévallan et Mademoiselle Hélouin.) Bon, voilà les autres... Encore ensemble. (Bévallan et Mademoiselle Hélouin entrent en scène par la droite, deuxième plan; Alain sort à droite, premier plan.)

BÉVALLAN.

C'est de la barbarie, Mademoiselle, de la barbarie, tout bonnement!

MADEMOISELLE HÉLOUIN, riant.

M. de Bévallan, quel homme êtes-vous donc, voyons? car je n'y comprends plus rien.

BÉVALLAN, légèrement.

Quel homme je suis, Mademoiselle? mais je suis un aimable scélérat.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Scélérat, je le crois; mais... aimable; si on entend par là digne d'être aimé, c'est une autre question.

BÉVALLAN.

Mais c'est abominablement dur, cela, Mademoiselle! Savez-vous que vous m'affligez sérieusement.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Enfin, voyons, Monsieur, pourquoi me faites-vous la cour?

BÉVALLAN.

Parce que je vous aime.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Et c'est pour la même raison que vous voulez épouser Marguerite.

BÉVALLAN.

Mademoiselle Marguerite!... Et où prenez-vous que je veuille l'épouser?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Comment! vous demandez sa main tous les huit jours.

BÉVALLAN.

Eh! mon Dieu! c'est... par... contenance! pour avoir un pied dans le château.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Oh! persuadez-moi cela.

BÉVALLAN.

Ah! Mademoiselle, je vois avec peine que vous ne connaissez pas le cœur de l'homme.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

C'est qu'au contraire j'ai grand'peur de le connaître, le cœur de l'homme!

BÉVALLLAN.

Vous ne connaissez pas le mien, en tout cas. Eh! mon Dien! Certainement, je ne le nie pas... la raison me conseillerait d'épouser mademoiselle Marguerite, mais le cœur n'est peut-être pas du même avis... et quand le cœur parle contre la raison, il court grand risque de triompher, Mademoiselle, surtout chez moi, qui ai toujours été le jouet de mes sentiments, qui suis un homme d'inspiration! Car on ne me connaît réellement pas. Je suis au fond d'une naïveté presque incroyable pour mon âge! J'ai encore toute l'ardeur irréfléchie, toute la démence de la vingtième année. Enfin, je suis capable, moi, encore aujourd'hui, d'enlever une jeune fille par une fenêtre et de me sauver avec elle dans les savanes d'Amérique, dans les pampas!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Eh bien, je ne crois pas ça.

BÉVALLAN.

Vous ne croyez pas ça?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Du tout.

BÉVALLAN.

Mais enfin, au nom du ciel, que faudrait-il faire pour vous convaincre...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Il faudrait le faire. (Bévallan paraît un peu décontenancé; elle part d'un éclat de rire.) Bonjour, monsieur de Bévallan, je vais faire ma provision de fleurs pour ce soir... A revoir, Monsieur. (Elle sort à droite.)

BÉVALLAN, seul.

Elle est très-amusante; elle me pique, ma foi! Je vais me faufiler par là et la rejoindre dans le jardin. (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

ALAIN, qui est rentré en scène avant la sortie de Bévallan, puis MAXIME.

ALAIN, seul.

Je ne sais pas ce qu'ils se disent... mais je m'en méfie de cette demoiselle-là, je m'en suis toujours méfié d'ailleurs... (Entre Maxime à gauche.) Ah! eh bien, Monsieur, cette lettre?

MAXIME.

Je ne ne l'ai pas trouvée, je n'y comprends rien. Heureusement elle était insignifiante... C'était une lettre à Laubépin... Il n'y a pas grand mal...

ALAIN.

C'est égal, si je la retrouve en rangeant, je viendrai l'apporter à Monsieur...

MAXIME.

Bien, merci... mon ami (Il dessine. Alain sort à gauche.)

SCÈNE IV.

MAXIME, MADEMOISELLE HÉLOUIN, revenant à droite et portant des fleurs.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah! vous voilà, Monsieur? quel miracle!

MAXIME, saluant.

Mademoiselle!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Vous dessinez? moi, je viens de cueillir quelques fleurs pour me coiffer ce soir... Vous savez que nous avons un bal ce soir chez madame de Castennec?

MAXIME.

Je l'ignorais.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Au fait, vous ne savez rien de ce qui se passe, vous (Elle pose ses fleurs sur le banc, à gauche, et en garde seulement quelques-unes dont elle s'occupe à détacher les feuilles fanées tout en parlant.)

MAXIME.

Je suis si souvent absent! mon métier m'y oblige.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Oh! et puis vous êtes sauvage!

MAXIME.

Je ne suis pas sauvage; seulement, je me tiens à ma place... pour qu'on ne soit jamais tenté de m'y remettre.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, étonnée de sa froideur.

Monsieur Maxime?

MAXIME.

Mademoiselle?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Qu'est-ce que j'ai dit, ou qu'est-ce que j'ai fait qui vous ait déplu?

MAXIME.

Mais, rien, Mademoiselle, pourquoi?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Parce que vous paraissiez autrefois avoir un peu d'amitié pour moi.

MAXIME, *plus ouvert.*

J'en ai toujours, Mademoiselle... et ce sentiment de ma part est tout naturel... notre état de fortune n'est-il pas le même, ou à peu près? Nous sommes tous deux deshérités des biens de ce monde... isolés... sans appui, sans amis: pour une femme cette situation, je le sais, a plus d'ennuis, plus de dangers encore qu'elle n'en a pour moi! Aussi, vous pouvez compter sur ma sympathie très-sincère, et je regrette seulement de ne pouvoir vous en offrir d'autre témoignage que quelques conseils... qui peut-être seraient mal reçus.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Je vous assure que non! parlez, je vous en prie.

MAXIME, *avec bonté.*

C'est que c'est terrible, ce que j'ai à vous dire!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

C'est égal, parlez.

MAXIME.

Eh bien, mademoiselle, vous êtes charmante, mais vous avez un défaut.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Un seul? Mais vous m'enchantez!

MAXIME.

Un seul.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Nommez-le?

MAXIME.

Le faut-il?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Je vous en supplie!

MAXIME.

Eh bien, vous êtes un peu...

MADEMOISELLE HÉLOUIN, gracieusement.

Quoi?

MAXIME.

Coquette, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Je ne m'en suis jamais aperçue.

MAXIME.

Eh bien, faites-y attention... vous verrez! (Mademoiselle Hélouin, un peu intimidée, baisse la tête. — Il continue avec grâce et bonté.) Mademoiselle, c'est là un travers... bien léger... et bien innocent... mais, hélas! nous sommes condamnés à la perfection, nous deux... ce qui serait innocent chez d'autres, chez nous est coupable... En ce monde, tous les malheureux sont des suspects...

MADEMOISELLE HÉLOUIN, relevant la tête après une pause.

Vous êtes bon, monsieur Maxime... Vous êtes un véritable ami.

MAXIME.

J'essaie, Mademoiselle.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Mais un ami, comment?

MAXIME.

Véritable, vous l'avez dit.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Sérieusement?... un ami qui m'aime... Voyons. (Elle détache en riant les pétales d'une fleur d'oranger.) Un peu?

MAXIME, devinant.

Mais sans doute.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, très-coquette.

Beaucoup?

MAXIME, surpris du ton de mademoiselle Hélouin, lève la tête.

Non! (Mademoiselle Hélouin jette avec dépit la fleur d'oranger. — Madame Aubry paraît a gauche.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME AUBRY.

MADAME AUBRY.

Ah! mademoiselle Hélouin, Marguerite vous cherchait... elle attend des fleurs pour faire une couronne, je crois.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Bien, Madame, j'y vais... (A Maxime.) Nous restons bons amis, j'espère? (Elle lui tend la main.)

MAXIME, saluant et prenant la main de mademoiselle Hélouin

Pour mon compte, Mademoiselle, n'en doutez pas. (Elle sort à droite.)

SCÈNE VI.

MAXIME, MADAME AUBRY.

MADAME AUBRY, regardant par-dessus l'épaule de Maxime.[1]

Vous faites quelque chose de bien joli, là, Monsieur.

MAXIME.

Vous trouvez, Madame?

1. Maxime, madame Aubry.

MADAME AUBRY.

Oui, ça me rappelle mon portrait... (Maxime la regarde avec étonnement,) que j'avais fait faire quand j'étais riche... ça me coûtait les yeux de la tête... deux mille francs;... mais c'est que c'était un artiste très-connu qui l'avait fait; je ne me rappelle pas au juste si c'était Delaroche ou Jadin [1].

MAXIME, gravement.

Ça devait être Jadin, Madame.

MADAME AUBRY.

Je ne me rappelle pas; mais, dites-moi, monsieur Maxime, savez-vous que je trouve mon pauvre cousin Laroque bien baissé, moi... je l'ai vu ce matin... il avait la parole très-embarrassée.

MAXIME.

Oui, Madame, je crains beaucoup que dans un avenir prochain...

MADAME AUBRY.

Ah! Monsieur, quel malheur pour moi quand je me verrai abandonnée à la charité des étrangers... à moins que M. Laroque n'ait bien voulu penser à moi... et je le mériterais bien, je crois, après toutes les peines que je me suis données... Vous ne savez pas, par hasard, monsieur Maxime, s'il a fait quelques dispositions?

MAXIME.

Je n'en sais rien, Madame.

MADAME AUBRY.

Cependant, il vous aime beaucoup... vous avez toute sa confiance; il ne ferait rien sans vous consulter.

MAXIME.

J'ai eu le bonheur en effet de lui rendre mes services agréables.

MADAME AUBRY.

Moi... je ne demanderais pas grand'chose... de quoi vivre in-

1. Madame Aubry, Maxime.

dépendante seulement. (Confidentiellement.) Eh bien, monsieur Maxime, voyons...

MAXIME.

Quoi, Madame?

MADAME AUBRY.

Vous n'auriez pas affaire à une ingrate, je vous assure; vous seriez content de moi.

MAXIME, très-tranquillement.

Madame Aubry, je crains de vous comprendre : si vous m'offrez de l'argent pour vous aider à dépouiller, en partie du moins, vos bienfaitrices et les miennes, eh bien, je ne veux pas. Voilà tout.

MADAME AUBRY, après un mouvement marqué de dépit.

Mais, monsieur Maxime, je ne l'entends pas du tout comme cela... Je voulais seulement vous prier de ne pas me nuire...

MAXIME.

Je ne nuis à personne volontairement, Madame.

MADAME AUBRY

Eh bien, c'est tout ce que je demande... vous voyez... Il suffit de s'entendre... nous ne sommes plus fâchés...

MAXIME.

Nous ne l'avons jamais été, Madame.

MADAME AUBRY.

Nous restons bons amis, n'est-ce pas?

SCÈNE VII.

Les Mêmes. BÉVALLAN.

BÉVALLAN, arrivant à droite.

Ma chère madame Aubry, M. Laroque réclame vos soins... je suis chargé de vous le dire.

MADAME AUBRY.

Bien ! bien ! j'y cours !

BÉVALLAN, lui prenant les deux mains comme elle passe.

Chère madame Aubry ! toujours dévouée, toujours prête à obliger ! Ah ! quand les femmes sont bonnes, elles sont excellentes ! Mais aussi on les aime, vous savez qu'on les aime, j'espère, madame Aubry ? Allons, à bientôt, chère Madame !

MADAME AUBRY.

A bientôt. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

MAXIME, BÉVALLAN.

BÉVALLAN.[1]

Ah ! sapristi ! que c'est délicieux, ce que vous faites là !

MAXIME.

Vous êtes indulgent.

BÉVALLAN.

Non, vous avez un coup de crayon, vraiment !... Ah çà, il paraît qu'il va mal aujourd'hui, ce pauvre bonhomme ?

MAXIME.

Oui... la paralysie le gagne.

BÉVALLAN.

Oh ! là, là ! Ah ! que ça fait bien cet arbre !... Il serait temps cependant, dites-moi, qu'il pensât à ses affaires ?

MAXIME.

Je suppose qu'il y a pensé.

BÉVALLAN.

Croyez-vous ?

1. Maxime, Bévallan.

MAXIME.

Je suppose.

BÉVALLAN.

Ah çà, j'espère bien qu'il n'a pas fait de legs à cette affreuse harpie qui sort d'ici.

MAXIME.

J'ignore !

BÉVALLAN.

Ce serait atroce ! Vous connaissez la créature... vous savez à quel point elle est indigne de toute espèce de sympathie ! (Il prend une chaise et s'assied près de Maxime. [1])

MAXIME.

Elle m'en inspire peu.

BÉVALLAN.

Bravo, alors ! si vous êtes consulté...

MAXIME.

Oh ! je ne le serai pas.

BÉVALLAN, s'asseyant.

Si, si, vous le serez... il vous porte dans son cœur... il vous consultera... et même, tenez, vous pouvez dans la circonstance être utile à mademoiselle Marguerite.

MAXIME, avec intérêt.

Comment cela ?

BÉVALLAN.

Mon Dieu, mon cher monsieur Maxime, je m'en vais m'ouvrir très-franchement avec vous là-dessus. Vous n'ignorez pas ma situation dans la maison... mon mariage avec mademoiselle Marguerite est à peu près arrêté; par conséquent, c'est un devoir pour moi de veiller aux intérêts de la jeune personne, et de vous les recommander... Eh bien, il serait très-désirable, en premier lieu, que madame Aubry fût complétement distancée... ensuite,

1. Bévallan, Maxime.

j'ignore quel douaire M. Laroque compte assurer à madame Laroque, ma future belle-mère... Mais vous la connaissez comme moi... c'est une femme excellente, que j'aime et que j'estime profondément... mais enfin elle a des goûts très-simples : elle vivrait de rien... un gros douaire l'embarrasserait...

MAXIME.

Monsieur, je ne sais pas bien où vous voulez en venir ! mais je vous dirai nettement que toute intervention de ma part dans les volontés testamentaires de M. Laroque me paraîtrait un abus grave de la confiance qu'on me témoigne ici.

BÉVALLAN, indécis.

Ah ! voilà comment vous répondez à la mienne ?

MAXIME.

Monsieur, je ne vous l'ai pas demandée !

BÉVALLAN.

Eh bien, bravo ! touchez-là ! c'est un trait d'honnête homme ! Vous m'avez mal compris... mais c'est un trait d'honnête homme ; vous ne m'avez pas compris du tout. (Se levant.) Ah çà, je vous laisse travailler. Mais comptez sur ce que je vous dis... je ne vous en estime que davantage... et mon amitié vous est acquise.

MAXIME.

Monsieur !

BÉVALLAN.

A tout à l'heure ! Ne vous dérangez pas ! ne vous dérangez pas. (Il sort à gauche.)

SCÈNE IX.

MAXIME, seul ; puis MARGUERITE.

MAXIME, seul.

Cela me fait trois amis !... Encore quelques-uns dans ce genre-là... et on me mettra à la porte. (Marguerite arrive lentement par la gauche, portant des fleurs ; il se lève et salue.) Mademoiselle !

MARGUERITE, avec une nuance de raillerie.

Ah ! vous dessinez le dolmen, Monsieur... Au fait, cela doit vous charmer, cet endroit-ci ! Vous êtes là à merveille pour évoquer de poétiques souvenirs. Les Druides en robe blanche... Velléda... le gui sacré... Je suis sûre que dans chaque rayon de soleil vous croyez voir reluire une faucille d'or !

MAXIME.

Oui, Mademoiselle. (Il s'assied.)

MARGUERITE, s'asseyant à gauche.

Je vous croyais mort, moi.

MAXIME.

Non, pas encore, Mademoiselle.

MARGUERITE.

Vous êtes plus rare de jour en jour.

MAXIME.

J'ai voyagé toute la semaine dernière.

MARGUERITE.

Oh ! et puis vous avez une passion qui vous absorbe. Nous savons cela... Vous passez presque toutes vos soirées chez notre noble voisine, mademoiselle de Porhoët-Gaël !

MAXIME.

C'est vrai, Mademoiselle. Et je m'en défends d'autant moins que mademoiselle de Porhoët touchant à son quatre-vingt-septième printemps, je ne pense pas... Au reste il est très-vrai que je l'aime beaucoup... Ses ancêtres ont régné, je crois, dans ce pays... elle reste seule de sa race, pauvre et vieille... et elle porte si dignement la majesté de son nom, celle de l'âge et celle du malheur, que je lui ai voué un attachement filial... Au surplus, c'est vous-même et Madame votre mère qui me l'avez recommandée.

MARGUERITE.

Oh ! on ne vous reproche rien... ma mère vous est même extrêmement reconnaissante de vos attentions pour cette digne femme. (Elle se lève.)

MAXIME, souriant.

Et la fille de Madame votre mère?

MARGUERITE.

Oh! moi! je m'exalte moins facilement; si vous avez la prétention que je vous admire, il faut avoir la bonté d'attendre encore un peu. Je sais trop que les actions humaines ont généralement deux faces, et que la plus brillante n'est pas toujours la plus authentique... Ainsi, mademoiselle de Porhoët a encore une sorte de petite fortune, elle n'a pas d'héritier et je ne sais pas du tout moi...

MAXIME, se levant brusquement.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous plaindre sincèrement.

MARGUERITE.

De me plaindre, Monsieur?

MAXIME.

Oui, Mademoiselle! souffrez que je vous exprime la pitié respectueuse que vous m'inspirez.

MARGUERITE, avec une colère contenue.

La pitié!

MAXIME.

Oui, Mademoiselle, car si le doute et le désenchantement du bien sont les fruits les plus amers de l'expérience, rien ne mérite plus de compassion qu'un cœur flétri par la défiance avant d'avoir vécu.

MARGUERITE, violente.

Monsieur... vous ne savez pas de quoi vous parlez!... et vous oubliez à qui vous parlez!

MAXIME.

C'est vrai, Mademoiselle! je parle un peu sans savoir, et j'oublie un peu à qui je parle : mais vous m'en avez donné l'exemple!

MARGUERITE, amèrement.

Il faudrait peut-être vous demander pardon?

MAXIME, ferme.

Assurément, Mademoiselle, si l'un de nous deux avait ici un pardon à demander, ce serait vous... vous êtes riche, et je suis pauvre... vous pouvez vous humilier... je ne le puis pas!

MARGUERITE.

Ah! (Elle traverse la scène comme pour sortir, puis se retournant, elle ajoute avec un geste d'humilité hautaine.) Eh bien! pardon! (Elle sort à droite.)

SCÈNE X.

MAXIME, seul, avec une colère douloureuse.

Elle aussi! ah! c'est mal. Jusqu'ici j'avais remarqué sans doute de l'éloignement, de l'antipathie, mais maintenant c'est de la haine, de la persécution. Qu'est-ce donc que cette enfant? que lui ai-je fait? que lui a fait le monde entier? Oh! je ne sais, mais ce que je vois assez clairement, c'est qu'elle veut me chasser d'ici! Eh bien...!

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, MAXIME, BÉVALLAN.

MADEMOISLLE HÉLOUIN, hors de vue.

Alain! préparez des siéges : madame Laroque va venir s'asseoir ici un moment. (Entrant à gauche.) Monsieur Maxime, je vous annonce que votre ami, M. Laubépin, vient d'arriver.

MAXIME.

Laubépin! ah! merci, Mademoiselle.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

C'est fini, ce dessin! voyons! c'est parfait!

MADAME AUBRY.

Exquis!

BÉVALLAN.

D'une poésie...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Vous m'en donnerez une copie, n'est-ce pas?

MAXIME.

Volontiers, Mademoiselle; pardon... (Il sort à gauche.)

SCÈNE XII.

BÉVALLAN, MADAME AUBRY, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

BÉVALLAN.[1]

Charmant garçon

MADAME AUBRY.

Charmant!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Oh! charmant!

BÉVALLAN.

Il a tous les talents... tous les mérites... et il est avec cela d'une modestie...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Et d'une réserve...

MADAME AUBRY.

Et d'une complaisance...

BÉVALLAN.

Il a tout pour lui!

LES DEUX FEMMES.

Tout!

BÉVALLAN.

Absolument tout... Quel dommage qu'il y ait autour de sa personne cette espèce de mystère...

1. Madame Aubry, Bévallan, mademoiselle Hélouin.

MADAME AUBRY.

Ah! voilà!... C'est ce que je me dis... c'est ce mystère...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Oh! pour du mystère, il y en a...

BÉVALLAN.

N'est-ce pas!... car enfin il ne faut pas être dupe des apparences, non plus... On voit tous les jours comme cela dans le monde des gens revêtus des plus beaux dehors, et qui au fond ne sont que des...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Des aventuriers!...

MADAME AUBRY.

Oh! mon Dieu! des chevaliers d'industrie!

BÉVALLAN.

Hein? Voyons... là... franchement, entre nous, est-ce qu'il ne vous fait pas l'effet d'un pur intrigant, ce charmant garçon-là?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Moi! j'en ai peur!...

MADAME AUBRY, confidentiellement.

Moi, j'en suis sûre!

BÉVALLAN.

Vous en êtes sûre!... (A mademoiselle Hélouin.) Elle en est sûre!... Eh bien, mais, si vous en êtes sûre, madame Aubry... savez-vous, dites-moi, que nous aurions là, nous autres vieux amis de la famille, un devoir sacré à remplir... celui d'ouvrir les yeux de ces dames sur le véritable caractère de cet individu... de ce quidam... Mais enfin, madame Aubry, êtes-vous bien sûre, voyons?...

MADAME AUBRY.

J'ai des preuves!

BÉVALLAN.

Vous avez des preuves... (A mademoiselle Hélouin.) Il paraît qu'elle

a des preuves!... Ah! si elle a des preuves... Mais enfin, quelles preuves, madame Aubry?

MADAME AUBRY.

Mon Dieu!... c'est tout simplement un fragment de lettre... que le hasard... le vent, je pense, a fait tomber à mes pieds ce matin, comme je passais sous les fenêtres de M. Odiot...

BÉVALLAN.

Ah! Dieu, madame Aubry!... toujours du bonheur!... elle trouve toujours quelque chose!... Eh bien, cette lettre?...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Voyons.

MADAME AUBRY.

Eh bien!... cette lettre, destinée je crois à M. Laubépin, est de nature à édifier complétement ces dames... et en particulier Marguerite, sur les projets, sur le désintéressement de ce jeune puritain...

BÉVALLAN.

Bah! Est-ce que par hasard monsieur l'intendant...?

MADAME AUBRY, riant.

Tout bonnement!

BÉVALLAN.

Ah! bravo! c'est fort, ça!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Je m'en doutais!

MADAME AUBRY.

J'ai cette lettre chez moi... mais je vous avoue que je ne sais si je dois... Ce monsieur a pris un tel pied dans la maison que j'hésite, moi, dans ma position, à entrer en lutte ouverte... D'ailleurs mes chères cousines ont une tournure d'esprit si singulière...

MADEMOISELLE HÉLOUIN, regardant à gauche.

Chut!... Marguerite!... Madame Aubry remonte un peu la scène.

BÉVALLAN, à mademoiselle Hélouin.

Voyez donc cette lettre, mademoiselle... il ne faut pas ici de fausse démarche, vous connaissez notre amie. (Il montre madame Aubry.) Elle a de l'esprit comme un prunier... exactement... et... Madame Aubry se rapproche.) N'est-ce pas, madame Aubry?...

MADAME AUBRY.

Quoi?

BÉVALLAN.

Montrez ce papier à mademoiselle Hélouin... elle connaît ces dames... elle verra si... (Marguerite paraît à gauche, rêvant.)

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Soit!... mais laissez-moi avec elle... je puis toujours préparer le terrain. Pauvre enfant! si elle allait tomber dans ce piége!...

BÉVALLAN.

Venez-vous, madame Aubry?... (Il lui prend le bras.) C'est incroyable, vous trouvez toujours quelque chose. Vous avez des yeux de lynx. (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

MARGUERITE.

Je viens d'assister à une scène touchante.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Comment?

MARGUERITE.

Oui! M. Laubépin et M. Maxime se sont embrassés avec une effusion!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah!

MARGUERITE.

Et maintenant ils causent ensemble avec un feu!... Ne seriez-

vous pas curieuse, Mademoiselle, de savoir ce que se disent ces deux mystérieux personnages[1] ?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Non; car je m'en doute.

MARGUERITE.

Ah! (Elle la regarde.)

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Mon Dieu! ma chère enfant, vous allez peut-être me reprocher de n'avoir pas parlé plus tôt!... mais à tort ou à raison, je m'étais fait un devoir jusqu'ici de garder à M. Odiot son secret...

MARGUERITE.

Son secret?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Et ce n'est qu'en voyant ses projets se développer trop clairement que je me décide à rompre un silence qui deviendrait coupable... Cependant, Mademoiselle, c'est à vous seule jusqu'à présent que je crois devoir...

MARGUERITE.

Parlez.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Pendant le séjour que vous fîtes à Paris, il y a quatre ans, vous savez que j'allai voir d'anciennes amies dans la pension où j'avais été élevée.

MARGUERITE.

Oui. Eh bien?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Eh bien, j'eus l'occasion d'y rencontrer plusieurs fois au parloir M. Odiot, dont le père s'appelait alors le marquis de Champcey d'Hauterive.

MARGUERITE.

Ah!

1. Marguerite assise, mademoiselle Hélouin.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

On disait déjà, dès cette époque, que cette famille était à demi ruinée; maintenant elle l'est tout à fait; le père est mort, et le fils a été mis, par un vieil ami de sa famille, en situation de recouvrer une belle fortune par des moyens que je vous laisse le soin d'apprécier.

MARGUERITE, douloureusement.

Oh! (Après une pause.) Mais, Mademoiselle, si je vous comprends bien, la conduite de ce jeune homme ne semble guère justifier... je le vois à peine... il nous fuit.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah! son ami Laubépin, qui vous connaît bien, ma pauvre enfant, n'aura pas manqué de lui dicter la discrétion politique, la réserve calculée, qui vous touchent si fort...

MARGUERITE, se levant.

C'est bien, Mademoiselle, c'est assez, je vous remercie. (Entre Bévallan donnant le bras à madame Laroque.)

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN, puis BÉVALLAN, MADAME LAROQUE, DESMARETS, MADAME AUBRY, ensuite MAXIME et LAUBÉPIN.

BÉVALLAN, entrant par la gauche.

C'est convenu, Madame... c'est l'oiseau rare... le phénix!.. On le cherchait, vous l'avez trouvé!

MADAME LAROQUE.

Enfin, que voulez-vous, je l'adore!... (Elle s'asseoit à gauche.)

BÉVALLAN.

Eh bien, épousez-le, chère voisine; épousez-le, mon Dieu!

MADAME LAROQUE.

Oh! non! Je n'irai pas jusque-là! Soyez tranquille, voisin!

(Entrent Laubépin et Maxime, à droite.) Eh bien, M. Maxime, avez-vous eu plus de succès que moi? Avez-vous décidé ce vilain homme à nous rester jusqu'à demain?

MAXIME.

Hélas, non, Madame!...

LAUBÉPIN.

Impossible, Madame... Je suis venu seulement vous serrer la main en passant... mais je suis attendu ce soir à Rennes, et demain à Paris...

MADAME LAROQUE.

Eh bien, ne venez pas alors, mon ami! J'aime mieux ne pas vous voir positivement...

LAUBÉPIN, saluant.

Madame...

DESMARETS, entrant à droite; donnant le bras à madame Aubry.

Ah! tenez, décidément, madame Aubry, vous me feriez sauter par-dessus ces arbres-là, voyez-vous?

MADAME AUBRY, qui continue une conversation avec Desmarets.

Bah! vous avez beau dire, docteur... ce sont de belles phrases, pas autre chose... (Elle s'assied à droite.) L'honneur, la gloire, et tout ça... c'est bon dans les romans... Mais moi, j'aime mieux une bonne voiture!

DESMARETS, debout derrière elle.

Chacun son goût, Madame!

MADAME AUBRY.

Voyez-vous, docteur, il n'y a que l'argent, après tout. Moi, j'ai toujours vu dans le monde qu'on respectait les gens, en proportion de l'argent qu'ils avaient... Ainsi, moi, on me méprise à présent. Oh! je le sais parfaitement! (Elle regarde Maxime avec intention.) Mais je m'en console en pensant que si je redevenais ce que j'ai été, je verrais à mes pieds, oui, à mes pieds, tous les gens qui me méprisent!

DESMARETS, brusquement.

Eh bien, excepté moi, Madame! vous auriez cent millions de

rente que vous ne me verriez pas à vos pieds; je vous en donne ma parole d'honneur!

MAXIME, gaiement.

Et je vous supplierai, Madame, de vouloir bien faire également une exception en ma faveur. (Madame Aubry lève les épaules.)

MARGUERITE, avec amertume.

Oh! sans doute! j'étais bien sûre que M. Odiot ne manquerait pas cette occasion de protester contre la vulgarité... la bassesse de nos idées bourgeoises! L'argent! fi donc! Qu'est-ce que c'est que cela, bon Dieu! Les nuages, le ciel bleu, les choses idéales, à la bonne heure! Hors de là, il n'y a rien qui soit digne d'occuper un instant les pensées d'un poëte, d'un artiste comme M. Odiot!

MAXIME, avec une fermeté respectueuse.

Mademoiselle, j'ignore absolument en vertu de quel privilége je me vois sans cesse honoré de vos railleries à ce sujet... Je ne suis pas plus poëte qu'un autre. Seulement, j'en conviens, je conçois d'autres plaisirs, d'autres admirations, d'autres ambitions en ce monde, que celles dont l'argent peut être la source ou l'objet! Je prends la liberté de penser que sans être un rêveur, un homme peut s'enthousiasmer quelquefois pour quelque chose... pour un beau livre, pour un beau ciel, pour une action héroïque! Cette poésie-là, je le crois sincèrement, est non-seulement permise à chacun, mais commandée!... Je suis confus, Mademoiselle, de ce plaidoyer peut-être déplacé, mais ces choses idéales, comme vous les appelez, sont les seuls trésors de ceux qui n'en ont pas de plus positifs, et on m'excusera d'avoir défendu mon bien. (Il se retire de quelques pas, et prenant le bras de Laubépin.) Venez, mon ami. (Il s'éloigne et disparaît à droite avec Laubépin.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, excepté MAXIME ET LAUBÉPIN.

BÉVALLAN.

Hem! il me semble, Madame, que monsieur votre intendant devient bien familier!

MADAME AUBRY.

Oh! cela!

MADAME LAROQUE.

Mais aussi, c'est votre faute à tous!... Vous le provoquez! vous le poussez à bout! Et puis enfin il a raison! Moi, je suis parfaitement de son avis! (Alain et la petite Christine paraissent au fond à gauche.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ALAIN, CHRISTINE, au fond; elle a le costume des paysannes bretonnes, des sabots.

ALAIN.

Avance donc, petite!

MADAME LAROQUE.

Eh bien, qu'y a-t-il, Alain?

ALAIN.

Madame, c'est cette fillette qui veut absolument parler aux gens du château, à ce qu'elle dit.

MADAME LAROQUE.

Que veut-elle? Approche, mon enfant.

BÉVALLAN.

Approche donc, jeune pastourelle... Elle est gentillette, cette petite.

MADAME LAROQUE.

Qui es-tu, mon enfant? Comment t'appelles-tu?

CHRISTINE.

Christine Oyadec, Madame... la fille du père Oyadec, l'aveugle.

MADAME LAROQUE.

Ah! Eh bien, que veux-tu?

CHRISTINE, *regardant autour d'elle avec curiosité.*

Madame... j'étais venue... pour la chose d'hier au soir.

MADAME LAROQUE.

Qu'est-ce que c'est que la chose d'hier au soir?

CHRISTINE.

Madame ne sait donc pas?

MADAME LAROQUE.

Mais non, je ne sais pas... Parle donc... tu m'intéresses... j'adore ces scènes champêtres.

CHRISTINE.

C'est que... Madame... nous avons un chien... un vieux chien qui s'appelle Bidoux... le vieux Bidoux...

MADAME LAROQUE.

Eh bien, quoi,... Bidoux? qu'est-ce qu'il a fait?

CHRISTINE.

C'est lui, Madame, qui conduit mon pauvre bonhomme de grand-père quand il va chercher son pain...

BÉVALLAN, *riant.*

Ah, très-touchant!... Le Convoi du pauvre!...

CHRISTINE.

Et, comme nous étions assis tous trois, à la brune, grand-père, Bidoux et moi, sur le bord de l'eau, voilà que les petits garçons du village, qui sont tous des mauvais gas... Ah, Madame! quels mauvais gas ça fait!

MADAME LAROQUE.

Ils ont jeté ton chien à l'eau, ces petits misérables?

CHRISTINE.

Oui, Madame... juste sous l'écluse, et la pauvre bête s'en allait se périr sous les roues du moulin, quand voilà un monsieur qui passait... (Elle s'arrête tout à coup en apercevant Maxime qui reparaît avec Laubépin.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MAXIME, LAUBÉPIN.

MAXIME, avec colère.

Comment, c'est toi! petite malheureuse. Est-ce que je ne t'avais pas défendu... Tu veux donc me rendre tout à fait ridicule, voyons?

BÉVALLAN, riant.

Comment... c'était vous? Ah, bravo! Prix Monthyon, alors!

MAXIME, riant avec humeur.

Eh bien! oui, quoi! c'était moi. Je suis le sauveur de Bidoux! C'est absurde... Que voulez-vous? Mais cette enfant poussait des cris de paon!... (Rires.) Tu vois à quoi tu m'exposes, petite sotte!... Allons, va-t'en!... Tu n'as qu'à tomber à l'eau, toi, tu peux être tranquille!... Veux-tu t'en aller

MADAME LAROQUE.

Ne la brusquez donc pas, cette enfant! Qu'est-ce que tu veux, ma petite? Qu'est-ce que tu venais faire?

CHRISTINE, avec embarras.

Madame, c'est que le monsieur s'est ensauvé si vite... je ne l'ai pas seulement remercié... et...

BÉVALLAN.

Oui! Je te vois venir!... voilà ces gens-là! Rendez-leur un service, et ils vous en demanderont quatre! (Tirant une pièce d'or de sa poche.) Allons! tiens! voilà vingt francs!...

CHRISTINE.

Je ne vous demande rien, à vous... c'est à Monsieur.

MAXIME, furieux.

Enfin! qu'est-ce que tu veux?

CHRISTINE.

Monsieur, je voudrais bien vous embrasser. (On rit.)

MAXIME.

Petite sotte, va! veux-tu te sauver!

MADAME LAROQUE.

Voyons, embrassez-la, embrassez-la, je le veux.

MAXIME, riant.

Allons! (Il tend la joue à Christine qui l'embrasse gaiement.) Elle embrasse bien!

MADAME LAROQUE.

Et embrasse-moi aussi, ma mignonne. (Elle l'embrasse.)

BÉVALLAN, voyant Christine s'éloigner.

Et mes vingt francs, prends-les donc!

CHRISTINE, les prenant.

Merci, Monsieur.

BÉVALLAN.

Eh bien, tu ne m'embrasses pas, moi?

CHRISTINE.

Ma foi, non!... votre servante... (Elle fait une révérence et s'en va suivie par Alain.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté CHRISTINE et ALAIN.

Tous se lèvent.

MADAME LAROQUE.

Tu t'occuperas de ces pauvres gens, n'est-ce pas, Marguerite ?

MARGUERITE.

Bien, ma mère.

MADAME LAROQUE, la prenant à part. Laubépin seul les observe et parait écouter.

Et puis, écoute, ma fille. (sévèrement.) Je ne suis pas contente : tu finiras par chasser ce jeune homme, dont les services me sont agréables ; pourquoi donc le railler, le blesser sans cesse ? Un homme qui ne peut te répondre sans risquer son pain ! ce n'est pas généreux.

MARGUERITE.

Ma mère ! (Elle regarde Laubépin comme si elle désirait lui parler, puis, voyant Maxime près de lui, elle s'éloigne comme à regret.)

MADAME LAROQUE.

Votre bras, Bévallan. (Tous sortent à gauche, excepté Laubépin et Maxime.)

SCÈNE XIX.

LAUBÉPIN, MAXIME.

LAUBÉPIN, à part.

Maxime ne veut rien me dire, il me semble que tout va mal... (Haut.) Ah çà, Maxime, que se passe-t-il donc ici ?

MAXIME.

Mon ami!... je vous écrivais hier une lettre... que votre arrivée me dispense d'achever... Je vous disais que ma situation dans cette maison n'était pas sans quelque amertume... Vous avez pu en juger vous-même. Je vous supplie, mon ami, de me tirer d'ici, le plus tôt que vous pourrez.

LAUBÉPIN.

Ah! Eh bien, mon enfant, j'essaierai.

MAXIME.

Je vous en prie; allons, je vous dis adieu, puisque vous partez, Laubépin. Moi-même, je suis attendu à Elven, pour une coupe de bois.

LAUBÉPIN.

A Elven... mais, c'est sur ma route... j'ai une voiture... je puis vous conduire...

MAXIME.

Bravo! Ah! mais, comment reviendrais-je?

LAUBÉPIN.

C'est juste!

MAXIME.

Ma foi, je le regrette, et d'autant plus qu'il y a là, à peu de distance... dans les bois... des ruines superbes, dit-on; nous aurions vu cela ensemble... Enfin, que voulez-vous! Allons, adieu, mon ami, et pensez à moi. (Marguerite revient par la gauche, les observant.)

LAUBÉPIN.

Adieu, Maxime. (Maxime salue Marguerite et sort.)

SCÈNE XX.

LAUBÉPIN, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Monsieur Laubépin, je cherchais l'occasion de vous trouver seul.

LAUBÉPIN.

Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant? (Il regarde l'heure à sa montre.) Dépêchons, la voiture m'attend.

MARGUERITE.

Monsieur Laubépin, j'ai toujours cru que vous étiez un honnête homme!

LAUBÉPIN, la regardant étonné.

Moi aussi, Mademoiselle.

MARGUERITE.

Cependant, que signifie cette intrigue à laquelle vous vous êtes prêté?

LAUBÉPIN.

Quelle intrigue?

MARGUERITE.

Ce jeune homme, cet intendant que vous nous avez envoyé... mademoiselle Hélouin l'a rencontré autrefois à Paris... elle le connaît... me direz-vous pourquoi il ne porte pas son nom?

LAUBÉPIN.

Mais il porte son nom, Mademoiselle; le véritable nom de sa famille! S'il ne porte pas son titre, c'est par un motif de convenance, de juste fierté que vous devez comprendre. Et puisqu'il vous déplaît si fort, vous n'avez qu'à lui jeter ce titre au visage, vous en serez débarrassée, je vous le garantis.

MARGUERITE.

Enfin... qu'est-il venu faire ici?

LAUBÉPIN.

Mais... gagner sa vie, puisqu'il y est réduit. Eh bien, où est l'intrigue? Je ne la vois pas, moi! Ce que je vois, c'est que vos procédés à l'égard de ce jeune homme sont étranges. Vous lui faites acheter cher vos bienfaits, mon enfant. (Fausse sortie.)

MARGUERITE.

Monsieur Laubépin... je vous crois... je vous remercie... Il est si douloureux de croire au mal... Grâce à vous, me voilà plus gaie, plus heureuse; je vous aime, monsieur Laubépin!

LAUBÉPIN, gaiement.

Ah! mon Dieu!... ne me dites donc pas cela au moment où je pars, Mademoiselle! Ah! c'est cruel! (Il regarde sa montre.) car, je pars... je n'ai que le temps de dire adieu à votre mère...

MARGUERITE.

Eh bien, savez-vous ce que je vais faire pour vous remercier? Je vais prendre mon cheval et vous accompagner un peu sur la route.

LAUBÉPIN.

Ah bah! mon enfant!

MARGUERITE.

Cela va me promener...

LAUBÉPIN.

Non! Laissez donc, je ferais trop de jaloux.

MARGUERITE.

Je le veux! D'ailleurs, cela m'arrange, je vous assure... Je vous conduirai jusqu'à Elven...

LAUBÉPIN, avec intention, à part.

A Elven?

MARGUERITE.

Oui... et puis, je reviendrai par les ruines du vieux château... à travers les bois... et cela me fera une promenade ravissante.

LAUBÉPIN, qui semble préoccupé.

Eh bien, dame! ma chère enfant... ce que femme veut...

MARGUERITE.

Eh bien, partons! (Elle prend le bras de Laubépin.)

LAUBÉPIN.

Partons!... Oh! les ruines, les vieux châteaux!... Prenez garde, mon enfant, c'est hanté quelquefois... (Chantant gaiement en vieillard.)

Prenez garde,
Prenez garde...
La Dame Blanche vous regarde...

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

IVe TABLEAU

L'intérieur d'une salle octogonale dans la vieille tour d'Elven. Architecture sombre et sévère. Les voûtes de la salle sont en partie effondrées. En face du public, dans la profonde embrasure d'une fenêtre ruinée, un pan de la muraille est presque entièrement écroulé; une large brèche, revêtue de lierre, laisse apercevoir la cime de quelques arbres qui croissent dans les fossés, et plus loin un haut donjon à demi ruiné qui se détache sur le ciel et sur la masse des bois lointains. Cette brèche ne s'ouvre point au niveau de l'aire de la salle : quelques pierres restées debout, et semblant former les assises d'une ancienne fenêtre, permettent de monter sur une espèce de balcon ou de plate-forme extérieure qui est praticable, et qui surplombe le précipice. A droite un escalier de deux ou trois marches, au bas duquel on voit la porte étroite et massive de la tour. Le soir commence.

SCÈNE I.

YVONNET, puis MAXIME.

Au lever du rideau, Yvonnet, debout sur le balcon, regarde au dehors et paraît écouter : on entend au loin quelques notes de hautbois répétées par l'écho. Des voix chantent au loin dans la campagne.

Le soir répand ses pleurs sur les bruyères...
Sonnez, braves sonneurs!
Au fond des bois passent les lavandières...
Priez, bons moissonneurs!
Les spectres gris sur la lande voisine
Semblent grandir encor...
Jusqu'à demain daignez, vierge divine,
Veiller nos gerbes d'or!

(Au moment où le chœur finit, Maxime entre et s'approche du balcon.)

MAXIME.

Qu'est-ce que tu fais là, mon petit bonhomme?

YVONNET, un peu effrayé.

J'écoutais les chanteurs, Monsieur.

MAXIME.

Qui est-ce qui chante donc comme cela?

YVONNET.

Les moissonneurs, Monsieur, qui reviennent tous les soirs à travers les bois.

MAXIME.

Ah! Et, dis-moi, c'est toi, mon garçon, qui es le gardien des ruines?

YVONNET.

Oui, Monsieur, Je suis le petit berger de la ferme de M. le comte... je passe toutes mes journées dans les bois, là auprès. avec mes bêtes... et quand il vient des étrangers pour voir la vieille tour, c'est moi qui leur ouvre la porte. (Il montre la clé de la tour.)

MAXIME.

Ah! Eh bien, tiens, mon garçon. (Il lui donne de l'argent.)

YVONNET.

Merci, Monsieur.

MAXIME.

Tu n'as jamais peur, là, tout seul?

YVONNET.

Oh! pendant le jour, non, Monsieur; mais quand vient le soir, je ne suis pas très-fier. (Il passe.)

MAXIME.

Ah! ah! Il y a donc des fées, par ici, des sorciers, des lavandières... quoi?

YVONNET, dédaigneux.

Oh! Monsieur, ce sont des bêtises, tout ça... c'était bon autrefois... mais on ne croit plus à ces choses-là.

MAXIME.

Ah! tu ne crois donc à rien, toi?

YVONNET.

Je ne crois pas à ces bêtises-là... Ah! si vous me parliez de la dame noire! à la bonne heure! La dame noire, ça, c'est autre chose!

MAXIME.

Ah! il y a une dame noire?

YVONNET.

Ah! oui, dame! Il y en a une, Monsieur, qu'on voit se promener avec ses grandes jupes, jusque sur le haut du donjon là-bas... où il n'y a pas d'escalier pourtant... mais ce n'est jamais pendant le jour, c'est toujours la nuit qu'on la voit.

MAXIME, riant.

Oui... quand on n'y voit pas.

YVONNET, qui regarde au dehors par la brèche.

Ah! bon, voilà le rouge qui fait des siennes!... Ce mouton-là, tenez Monsieur, il n'a pas son pareil pour la malice; faut toujours qu'il grimpe... Ohé! Veux-tu descendre, méchant rougeaud? (Il lui jette une pierre.) Attends va! (Il court vers la porte.)

MAXIME, montrant la brèche.

Eh bien, saute par là!

YVONNET.

Sautez-y donc un peu pour voir, vous, Parisien!... Eh! dites donc! Est-ce que vous allez rester longtemps, Monsieur? c'est que la nuit va tomber...

MAXIME.

Sois tranquille. Je m'en vais dans deux minutes.

YVONNET.

Bien! car je ne suis pas fier, moi, à ces heures-là. C'est pas que j'aie peur, mais je ne suis pas fier. (Il sort.)

SCÈNE II.

MAXIME, seul, regardant autour de lui.

C'est beau, cela!... Comment n'avais-je pas encore eu l'idée d'entrer ici?... Il faudra que je vienne un jour... (Tristement.) Un jour! Ah! j'oublie qu'il n'y a plus pour moi d'avenir, plus de lendemain dans ce pays... Ce sont des adieux que je dois faire à tous ces sites aimés... où j'ai tant pensé... où j'ai trop pensé à elle... Misérable cœur, c'est donc parce que tout me défend de l'aimer, la raison et l'honneur, c'est pour cela que... Ah! si je n'avais la charge d'une autre existence plus précieuse que la mienne, j'aurais déjà fui au bout du monde ce supplice de chaque jour, de chaque heure... (Marguerite entre.) Elle! Dieu!

SCÈNE III.

MAXIME, MARGUERITE.

MARGUERITE, fait quelques pas en regardant autour d'elle; apercevant Maxime tout à coup, avec trouble.

Monsieur!... je vous demande pardon... j'ignorais... absolument... je vous laisse.

MAXIME, souriant.

Mon Dieu, Mademoiselle, je ne suis pas ici chez moi... et c'est à moi de sortir... Je vous en prie... (Il fait quelques pas vers la porte.)

MARGUERITE, traversant[1].

Monsieur Maxime... je comptais vous parler ce soir même... et puisque je vous rencontre ici... Eh bien, voyons, dites, Monsieur, est-il vrai que j'aie envers vous les torts graves qu'on me prête?

1. Marguerite, Maxime.

MAXIME.

Mademoiselle, je ne pense pas m'être plaint.

MARGUERITE.

Mais vous voulez partir?

MAXIME.

Mademoiselle!

MARGUERITE.

Et l'on assure que j'en suis la cause... Votre départ, Monsieur, serait pour ma mère un chagrin sensible... que je désire lui épargner, s'il dépend de moi... Mais enfin, quelle explication souhaitez-vous? Que faut-il vous dire? Que le langage... dont vous vous êtes offensé... n'est pas toujours sincère... que j'étais née peut-être pour comprendre comme une autre des joies, des fêtes, plus nobles que celles dont la richesse et le monde disposent? Eh bien,... cela est possible... Mais suis-je donc si blâmable de consacrer tout ce que j'ai de volonté et de courage à étouffer en moi des idées... des sentiments... qui me sont interdits?..

MAXIME.

Interdits!

MARGUERITE.

Interdits, sans doute! Mon Dieu, Monsieur, il est fort ridicule peut-être de nous plaindre d'une destinée que tant de gens nous envient, mais enfin, par un travers d'esprit que je tiens apparemment de ma pauvre mère, et qui a du moins l'excuse de la bonne foi, je sens que, si j'étais moins riche, je serais plus heureuse. Vous m'avez reproché ma défiance éternelle. Mais à quoi donc pourrai-je me fier, dites? moi qui, depuis que je me connais, ne suis entourée... est-ce que je ne le vois pas?.. que de faux amis, de parents avides, de prétendants suspects...? Eh! grand Dieu! pensez-vous que je prenne pour moi les soins, les tendresses dont tous ces parasites nous fatiguent? les hommages dont tant de... lâches m'importunent?.. Et si jamais, enfin, quelque âme grande et généreuse... s'il y en a!... était capable de me rechercher, de m'aimer pour ce que je suis... non pour ce que je vaux...

je ne le saurais pas... (Avec intention.) Je ne le croirais pas! jamais! non! jamais je ne risquerai de donner à un cœur vil, indigne, vénal... un cœur tel que le mien!... Et voilà pourquoi j'éloigne... je repousse... je veux haïr tout ce qui est beau... tout ce qui fait penser... tout ce qui me parle d'un ciel... défendu! (Le chœur des moissonneurs a repris sur les dernières paroles de Marguerite. Elle dit à demi-voix :) Qu'est-ce là! (Puis elle se rapproche du fond, écoute, penche la tête et pleure.)

MAXIME.

Mademoiselle!... Cette émotion, des larmes!

MARGUERITE, avec élan.

Eh bien, oui, je puis pleurer!... j'ai une âme! (Elle fait deux pas avec confusion, et reprend) : Monsieur, je ne vous avais pas destiné tant de confiance; mais enfin, vous me connaissez maintenant, et si jamais j'ai pu blesser votre cœur, j'espère que vous me pardonnez (Maxime s'incline vers la main qu'elle lui tend, et y pose ses lèvres : elle reprend aussitôt) : Partons! (Elle fait un pas, et se retournant) : Et plus un mot jamais sur ce sujet!

MAXIME.

Jamais!

MARGUERITE, troublée.

On ne peut sortir par là? par cette brèche?

MAXIME.

Oh! Mademoiselle, il y a un abîme!

MARGUERITE.

Il faut que je voie cela avant de partir... Est-ce qu'il n'y a pas une espèce de balcon, là, au dehors?

MAXIME.

Je vous en prie, Mademoiselle, prenez garde, cela ne tient à rien.

MARGUERITE.

Oh! je n'ai pas peur!

MAXIME.

Veuillez au moins prendre ma main. (Elle monte sur la plate-forme extérieure. Il commence à faire nuit.)

MARGUERITE.

Oh! c'est vrai. C'est assez effrayant ce précipice, mais très-beau d'ailleurs. On resterait là une éternité.

SCÈNE IV.

MAXIME, MARGUERITE, au fond, YVONNET.

YVONNET, entrant; il reste sur l'escalier, et regarde timidement dans l'intérieur de la tour.

Ah!... il est parti! bon, je ne vais pas être longtemps à me sauver, moi, maintenant! (Il sort.)

SCÈNE V.



MAXIME, MARGUERITE.

La nuit tombe : des rayons de lune blanchissent les déchirures de la fenêtre, et éclairent au loin les arceaux du donjon ruiné.

MAXIME, descendant du balcon.

C'est étrange! j'avais cru entendre!...

MARGUERITE.

Mais voilà la nuit pour tout de bon; heureusement elle est claire, nous pourrons retrouver nos chevaux. Allons vite, Monsieur, je vous en prie... (Elle descend les degrés de la fenêtre ruinée, soutenue par Maxime; musique douce à l'orchestre; ils s'approchent de la porte, que Maxime essaie en vain d'ouvrir. Marguerite reprend): Comment! cette porte est fermée?

MAXIME.

Ce n'est pas possible!... (Il fait de vains efforts pour ouvrir la porte.)

C'est la tour enchantée!... Il faut que cet imbécile de berger l'ait fermée pendant que nous étions sur le balcon!...

MARGUERITE, remontant soucieuse.

Essayons de l'appeler. Il ne doit pas être bien loin... N'est-ce pas lui qui court là-bas?

MAXIME, sur la plate-forme.

Eh! petit! veux-tu revenir?... Bon! il vous a vue... Il n'en court que plus fort... Sa sotte superstition!...

MARGUERITE, descendant et regardant autour d'elle.

Aucune autre issue!... Que faire?... on va mourir d'inquiétude chez moi!... Et puis... enfin... C'est impossible!... cherchez un moyen, Monsieur! il faut que nous sortions!

MAXIME.

Mon Dieu! Mademoiselle... j'ai beau chercher... cette porte... de prison... résiste à tous mes efforts... je suis vraiment désespéré...

MARGUERITE, pendant que Maxime remonte vers la brèche, à part.

Dieu!... quelle pensée!... (A Maxime avec une colère contenue.) Monsieur le marquis de Champcey!

MAXIME, se retournant vivement.

Mon nom!

MARGUERITE, lentement.

Dites-moi, y a-t-il eu avant vous beaucoup de lâches dans votre famille?

MAXIME.

Marguerite!

MARGUERITE, violemment.

C'est vous... c'est vous qui avez payé cet enfant pour nous enfermer ici!

MAXIME.

Moi! grand Dieu!

MARGUERITE.

Vous!... Ah! je devine tout, allez!... Je comprends votre calcul! Demain... jè serai diffamée, perdue dans l'opinion... et je ne pourrai plus appartenir qu'à vous! Mais ce calcul honteux... qui couronne toutes vos manœuvres... je le tromperai!... Certes vous me connaissez mal encore, si vous croyez que je ne préférerai pas tout... le déshonneur... le cloître, la mort même au désespoir, à l'abjection d'unir ma vie à la vôtre!

MAXIME, avec calme.

Mademoiselle, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je comprends les inquiétudes qui vous agitent en ce moment... mais je vous atteste que vous me faites outrage. Je n'ai pu en aucune façon préparer cette perfidie. (Avec élan.) Et quand je l'aurais pu, enfin, comment vous ai-je donné le droit de m'en croire capable?

MARGUERITE, passant à gauche.

Tout ce que je sais de vous m'en donne le droit. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison, sous un nom, sous un caractère empruntés? Nous vivions heureuses... vous nous avez apporté des troubles, des chagrins que nous ignorions... Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune! vous avez usurpé notre confiance, vous avez joué avec nos sentiments les plus purs, les plus sacrés... Eh bien, je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis! Et quand vous m'offrez en gage, à cette heure, votre honneur de gentilhomme... qui vous a déjà permis tant de choses indignes... certes j'ai le droit de n'y pas croire... et je n'y crois pas!

MAXIME, allant rapidement vers la brèche de la muraille, et revenant aussitôt.

Marguerite... ma pauvre enfant! écoutez bien! Je vous aime, c'est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'est entré dans le cœur d'un homme!... mais vous aussi, vous m'aimez... vous m'aimez, malheureuse!... et vous me tuez!... vous me brisez le cœur!... mais ce cœur, il est à vous! vous pouvez en faire ce qu'il vous plaît... Quant à mon honneur, il est à moi, et je le garde! Et sur cet honneur, je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurerez... que si je vis, jamais... tout

adorée que vous êtes... quand vous seriez à deux genoux devant moi... jamais je n'accepterai une fortune de votre main... jamais!.. Et maintenant, priez!... demandez à Dieu un miracle... Il en est temps! (Il court vers le balcon.)

MARGUERITE, qui s'est précipitée vers la brèche, étendant les bras et l'arrêtant.

Dieu du ciel! je ne veux pas, je ne veux pas!

MAXIME.

Oh! rassurez-vous... ces branches... ces arbres me soutiendront... Au reste, que m'importe!

MARGUERITE.

Je ne veux pas! Je vous en supplie, oubliez ce que j'ai dit, par grâce, par pitié! .. Je ne veux pas!

MAXIME, se défendant.

Non! laissez-moi! (Il la repousse et s'élance sur le balcon. — Le chœur recommence au loin.)

MARGUERITE, tombant à genoux sur les degrés de la fenêtre.

Malheureux! c'est la mort!

MAXIME, sur le balcon.

C'est l'honneur! (Il se précipite.)

MARGUERITE, poussant un cri terrible.

Ah! (Elle tombe sur le sol.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Ve TABLEAU.

Un boudoir dans le château de Laroque. — Porte à droite. — Porte à gauche. — Porte au fond. Table, fauteuils, le brasero allumé devant le fauteuil de madame Laroque. — Lampes ou flambeaux allumés. [1]

SCÈNE I.

M. DE BÉVALLAN, LE DOCTEUR DESMARETS, MADAME LAROQUE, MADAME AUBRY, MADEMOISELLE HÉLOUIN, ALAIN, près de la porte du fond.

Tous paraissent inquiets et préoccupés.

MADAME LAROQUE.

Elle est sortie à cheval, dites-vous, Alain ?

ALAIN.

Oui, Madame.

MADAME LAROQUE.

Seule ?

ALAIN.

Seule.

MADAME LAROQUE.

A quelle heure ?

ALAIN.

Vers quatre heures et demie, Madame.

1. A gauche : madame Aubry, madame Laroque, Bévallan : à droite, mademoiselle Hélouin, Desmarets ; Alain, au fond.

BÉVALLAN.

Mais mademoiselle Marguerite ne comptait-elle pas aller ce soir à ce bal chez madame de Castennec?

MADAME LAROQUE.

Mon Dieu, oui! et c'est ce qui rend ce retard encore plus inexplicable... Je vous assure que je meurs d'inquiétude.

DESMARETS.

Tranquillisez-vous, Madame, vous savez que mademoiselle Marguerite prolonge quelquefois ses promenades fort tard.

MADAME LAROQUE.

Jamais jusqu'à la nuit!... Mais ne peut-on savoir de quel côté elle est allée?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Si l'on demandait à M. Odiot... Il pourrait peut-être...

MADAME LAROQUE.

Vous avez raison, mon enfant... Alain, dites à M. Odiot que je le prie de venir.

ALAIN.

Madame, M. Odiot est lui-même sorti à cheval cette après-midi, et il n'est pas rentré.

BÉVALLAN, avec une nuance de soupçon.

Ah! et à quelle heure est-il sorti, M. Odiot?

ALAIN.

Mais... un peu avant quatre heures, je crois.

BÉVALLAN.

Ah! (Il échange un regard avec mademoiselle Hélouin et madame Aubry.)

MADAME LAROQUE, préoccupée, à part.

Mon Dieu! quelle idée!... (Un silence d'embarras : Maxime paraît tout à coup au fond. Il est très-pâle : il a sur le front quelques gouttes de sang.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, riant, et parlant au dehors.

Ce n'est rien.

DESMARETS.

Mon ami! que vous êtes pâle... et puis, qu'est-ce que vous avez donc au front? Du sang, je crois?

MAXIME.

Oh! rien... c'est mon cheval qui a eu peur de son ombre, et qui vient de me jeter dans le fossé au bout de l'avenue.

MADAME LAROQUE.

Ah! mon Dieu! Monsieur!...

MAXIME.

Oh! Madame, j'en suis quitte pour la peur et un peu d'étourdissement.

MADAME LAROQUE.

Mais c'est donc une soirée de malheur!

MAXIME.

Une soirée de malheur? Comment! qu'y a-t-il donc?

MADAME LAROQUE.

Croiriez-vous que ma fille n'est pas encore rentrée à cette heure-ci?

MAXIME.

Mademoiselle Marguerite? Mais je l'ai rencontrée.

MADAME LAROQUE.

Vous l'avez rencontrée... où, Monsieur... je vous en prie... à quelle heure?

MAXIME.

Mais à cinq heures environ... sur la route de Vannes... elle allait... je venais... nous nous sommes croisés.

MADAME LAROQUE.

Et elle ne vous a pas parlé? Elle ne vous a pas dit...?

MAXIME.

Elle m'a dit qu'elle allait voir les ruines du château d'Elven.

MADAME LAROQUE.

Les ruines d'Elven... ah! grand Dieu! mais il y a par là des bois,... des marais dangereux... la pauvre enfant se sera égarée... il faut y courir... je veux y aller moi-même... Alain, faites atteler promptement... mon châle, mon chapeau, Mademoiselle, je vous prie...

MADAME AUBRY.

Je vais avec vous, ma chère cousine.

BÉVALLAN.

Et je vais vous accompagner à cheval, Madame, si vous le permettez...

MADAME LAROQUE.

Oui, oui, mon ami... venez aussi, docteur, je vous en prie... Allons, vite, partons. (Tous sortent, excepté Maxime.)

SCÈNE III.

MAXIME, seul, puis ALAIN, portant une aiguière sur un plateau.

MAXIME.

Ah! il était temps. (Il se laisse tomber sur un siége. — Entre Alain.)

ALAIN.

Voici de l'eau. monsieur Maxime... Comment vous trouvez-vous?

MAXIME.

Mieux, mon ami, merci. (Il trempe son mouchoir dans l'aiguière et se lave le front.)

ALAIN.

Oh! ce ne sera rien, Monsieur... Une chute de cheval, quand ça ne tue pas... c'est égal, ça doit vous secouer fièrement tout de même... J'ai eu une drôle de chance, moi, Monsieur... depuis quarante ans que je monte à cheval, je ne suis jamais tombé... je ne me doute pas de l'effet que ça peut faire.

MAXIME.

As-tu jamais rêvé que tu tombais du haut d'une tour?

ALAIN.

Oh! oui, Monsieur, bien souvent.

MAXIME.

Eh bien, c'est cela... voilà l'effet que cela fait, tiens!

ALAIN.

Ah! (Mystérieusement.) Eh bien, Monsieur, pendant que vous receviez ce mauvais coup-là, j'en recevais un, moi, de mon côté, qui ne me faisait pas de bien non plus!

MAXIME.

Comment?

ALAIN.

Il faut que je dise cela à Monsieur, et que je lui demande conseil... car vraiment il y a des choses qui sont un peu trop dures à digérer... Il y a une heure à peu près, Monsieur, comme je passais auprès de la serre, voilà que j'entends le sable de l'allée qui craquait tout doucement, et puis deux voix qui chuchotaient... Je me dis : Qui est-ce qui chuchotte comme cela la nuit dans le parc? Je me tapis dans le massif, Monsieur, et qu'est-ce que je vois?

MAXIME.

Qu'est-ce que tu vois?

ALAIN.

L'institutrice, Monsieur, avec M. de Bévallan... qui se parlaient dans l'oreille, et de très-près, et de si près qu'à la fin j'ai entendu, sauf le respect que je dois à Monsieur...

MAXIME.

Quoi? (Alain baise sa propre main avec bruit.) Ah!

ALAIN.

Comme j'ai l'honneur, Monsieur!... Eh bien, Monsieur, ça ne fait pas bouillir le sang sous les ongles, ça? Ce monsieur qui veut épouser mademoiselle, et qui, en attendant, tranquillement, sans se gêner... Mais ça ne peut pas durer, et je vais tout conter à madame.

MAXIME.

Non, Alain, non... Il ne faut jamais dénoncer... Ne dis rien. (A part.) Cette folle! (Haut.) Mademoiselle Hélouin est-elle au château?

ALAIN.

Oui, Monsieur.

MAXIME.

Eh bien, prie-la... dis-lui que je désire... (Mademoiselle Hélouin entre.) Laisse-nous, et tais-toi. (Alain sort.)

SCÈNE IV.

MAXIME, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Madame Laroque, Monsieur, m'a recommandé de veiller... Vous n'avez besoin de rien?

MAXIME.

De rien, merci, Mademoiselle... Mais j'ai à vous parler.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

A moi?

MAXIME.

Oui, Mademoiselle... Vous m'avez retiré votre amitié, mais la mienne vous est restée tout entière, et si vous le permettez, je vais vous le prouver.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Parlez.

MAXIME, simplement.

Eh bien, ma pauvre enfant vous vous perdez.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Monsieur!

MAXIME.

Quelqu'un vous a vue, vous a entendue, dans le parc... Il y a une heure...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Dieu!... ah! Monsieur Maxime... je vous jure...

MAXIME.

Oh! je suis bien convaincu, Mademoiselle, que ce petit roman est très-innocent de votre part! mais de l'autre, il l'est peut-être moins[1], « et je vous supplie d'y refléchir. Je ne pourrais pas tou-
« jours arrêter les suites...

MADEMOISELLE HÉLOUIN, cachant sa tête dans ses mains.

« Mon Dieu!

MAXIME.

« Allons! remettez-vous!... que puis-je faire pour vous, dites?
« Y a-t-il quelque gage, quelque lettre que je puisse retirer des
« mains de cet homme? Parlez, disposez de moi comme d'un
« frère.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

« Un frère! Vous parlez de me sauver, et c'est vous qui me

1. Les passages guillemetés se coupent à la représentation.

« perdez! Oui, vous êtes la cause unique de ce qui arrive...
« après m'avoir témoigné une affection feinte, vous m'avez humi-
« liée, désespérée... Eh bien...

MAXIME.

« Humiliée! désespérée? Comment? parce que j'ai tenu dans « les limites que la loyauté me commandait les sentiments que « votre situation, votre beauté, vos talents, m'inspiraient? Je « ne vois rien là de fort humiliant pour vous, Mademoiselle; ce « qui pourrait à plus juste titre vous humilier, ce serait de vous « voir aimée très-résolûment par un homme très-résolu à ne « pas vous épouser... »

MADEMOISELLE HÉLOUIN, avec colère.

Qu'en savez-vous? Tous les hommes ne sont pas des coureurs de fortune!

MAXIME, froidement.

Ah! Est-ce que vous seriez une méchante personne, mademoiselle Hélouin? En ce cas, j'aurais l'honneur... (Il la salue comme pour se retirer.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Monsieur Maxime! de grâce!... Ah! pardonnez-moi! ayez pitié de moi! Figurez-vous donc ce que peut être la pensée d'une pauvre créature comme moi, à qui on a eu la cruauté de donner un cœur, une âme, une intelligence... et qui ne peut se servir de tout cela que pour souffrir... et pour haïr! « Vous parliez de « mes talents! Eh bien, ces talents, si péniblement acquis, ils ne « sont pas à moi!... J'aurai passé toute ma jeunesse à en parer « une autre femme, pour qu'elle soit plus belle, plus adorée... « et plus insolente encore! et quand elle s'en ira, elle, au bras « d'un heureux époux, prendre sa part des plus belles fêtes de la « vie, je m'en irai, moi, seule, abandonnée, vieillir dans quelque « coin avec une pension de femme de chambre!... » Eh bien, qu'est-ce que j'avais fait au ciel pour mériter cette destinée-là? Pourquoi moi plutôt que ces femmes? Certes, j'étais née aussi bien qu'elles pour être bonne, aimante, charitable. Eh! mon Dieu! les bienfaits coûtent peu quand on est riche, et la bonté est facile

aux heureux ! Si j'étais à leur place, et elles à la mienne, elles ne m'aimeraient pas plus que je ne les aime... on n'aime pas ses maîtres !

MAXIME.

Mademoiselle... de grâce !

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah ! oui, oui ! Je vous révolte, n'est-ce pas ? je vous indigne ? Vous allez me mépriser maintenant plus que jamais... vous qui auriez pu d'un mot me rendre la paix... l'estime de moi-même... Vous, à qui j'ai dû pour la première fois une pensée de bonheur... d'avenir... de fierté... Ah ! malheureuse !... (Elle pleure.)

MAXIME, lui prenant la main.

Mademoiselle, je vous en supplie !... Je vous serai toute ma vie reconnaissant de votre affection !... mais je ne m'appartiens pas... J'ai des devoirs qui m'enchaînent... Et quand je le voudrais, enfin, je ne puis songer à me marier...

MADEMOISELLE HÉLOUIN, avec amertume.

Même avec Marguerite ?

MAXIME.

Je ne vois pas ce que vient faire ici le nom de mademoiselle Marguerite.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah ! je lis clairement dans votre pensée... et depuis longtemps, je vous l'assure... je sais qui vous êtes... je sais quelle proie vous convoitez ici. Mais j'ai les moyens de vous démasquer, de vous perdre, et j'en userai !

MAXIME.

Vous le pouvez, Mademoiselle, et avec d'autant plus de sûreté que sur le terrain de la calomnie, de la diffamation... je ne vous suivrai jamais. Je vous en donne ma parole, et je vous salue. (Il sort à droite.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, seule; puis MARGUERITE, BÉVALLAN, MADAME LAROQUE.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, seule.

Oui, quand je devrais me perdre avec lui... je le perdrai!... Et puis je blesserai au cœur cette insolente fille, et je serai heureuse un moment, du moins! (Entrent madame Laroque, Bévallan et Marguerite.)

MADAME LAROQUE.

Eh bien, la voilà retrouvée; Dieu merci!

MADEMOISELLE HÉLOUIN, courant au-devant de Marguerite.

Ah! chère enfant! vous voilà donc! Quelle joie! Je mourais d'inquiétude! Et où étiez-vous? qu'est-il arrivé?

MADAME LAROQUE.

Nous l'avons rencontrée à une lieue d'ici... Figurez-vous que le gardien des ruines l'avait enfermée dans le donjon par mégarde... et si un paysan n'était venu à passer par hasard, elle restait là toute la nuit.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah! Dieu! quelle peur vous avez dû avoir!

MARGUERITE, sombre et grave.

Oui, j'ai eu grand'peur.

BÉVALLAN.

Mademoiselle, je vous le répète, je regretterai éternellement de ne pas m'être trouvé là avec vous. (Baissant un peu la voix.) C'est dans de telles situations qu'on apprécie le cœur d'un homme.

MARGUERITE.

Qu'auriez-vous fait?

BÉVALLAN, avec enthousiasme.

Ce que j'aurais fait? Mais je... (Plus calme.) Je ne sais pas.

MARGUERITE.

Eh bien, cherchez.

MADAME LAROQUE, qui a ôté son chapeau et son châle.

Et maintenant, allons souper... n'est-ce pas? Madame Aubry est déjà à table et nous attend.

MARGUERITE.

Moi, ma mère, je ne souperai pas... Cette alerte m'a ôté l'appétit.

MADAME LAROQUE.

Pauvre petite!... Eh bien, venez-vous, Bévallan? (Elle prend le bras de Bévallan.) Et vous, Mademoiselle?

MARGUERITE, bas à mademoiselle Hélouin.

J'ai deux mots à vous dire.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Bien, Mademoiselle. (Madame Laroque et Bévallan sortent à droite.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

MARGUERITE, d'un accent sombre.

Êtes-vous sûre, Mademoiselle, de ne pas vous tromper quand vous donnez à M. Odiot le nom de marquis de Champcey?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Sans doute, Mademoiselle, pourquoi?

MARGUERITE.

C'est que vous vous abusez si étrangement sur son caractère, que vous pourriez commettre quelque autre méprise.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Je ne vous comprends pas.

MARGUERITE.

En tous cas, s'il est noble de nom, il l'est aussi de cœur; je puis vous en répondre.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

C'est une découverte que vous avez faite récemmment?

MARGUERITE.

Oui, Mademoiselle... ce jeune homme, peu m'importe qu'on le sache, se trouvait près de moi, quand j'ai été emprisonnée dans ces ruines : et pour sauver mon honneur et le sien... car je l'accusais! il a risqué sa vie... il s'est précipité dans un abîme!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah, c'est héroïque, en effet! M. de Champcey entend à merveille l'art d'utiliser ses talents... hier c'était la natation... qui nous a valu cette mise en scène si habilement préparée... ce soir, c'est la gymnastique... Il a reçu une très-brillante éducation ce jeune homme.

MARGUERITE, *soupçonneuse.*

Vous le haïssez beaucoup, ce jeune homme... mais je vous serai obligée d'appuyer par des preuves sérieuses, formelles, des accusations un peu trop passionnées pour n'être pas suspectes!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah, c'est moi qui suis suspecte!... Vous voulez des preuves?... (*Elle tire un papier de son sein.*) Eh bien, en voilà une que vous ne récuserez pas... elle est écrite de sa main...

MARGUERITE.

Quoi donc!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Écoutez, écoutez... il en est temps. (*Elle lit.*) « Mon cher Laubépin... Je suis à la lettre toutes vos instructions. Mais je vous l'avoue, je plie quelquefois sous le fardeau vingt fois chaque jour, pour supporter le présent, je suis forcé de me remettre sous les yeux l'avenir qui doit payer toutes mes misères; cette chère dot...

MARGUERITE, *saisissant la lettre.*

Dieu!

MADEMOISELLE HÉLOUIN, *reprenant la lettre et continuant de lire.*

« Cette chère dot que j'ai juré de reconquérir. Je servirai comme le pasteur biblique, quarante ans, s'il le faut!... » C'est dommage qu'il se soit arrêté là! Cette lettre a été trouvée et m'a été remise par madame Aubry. — Eh bien, qu'en dites-vous?

MARGUERITE.

Appelez ma mère : je veux à l'instant même...! — Non, restez; pas un mot; je me charge de tout. (*La porte de gauche s'ouvre : entrent Bévallan, Maxime, madame Laroque, madame Aubry.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BÉVALLAN, MAXIME, MADAME LAROQUE, MADAME AUBRY.

MADAME LAROQUE, *à Maxime.*

Ainsi, vous ne vous ressentez plus...

MAXIME.

Non, Madame.

MADAME LAROQUE, *à Marguerite.*

Et toi, mon enfant, es-tu un peu remise?

MARGUERITE, *avec une gaieté fiévreuse*[1].

Oh! parfaitement, ma mère... et si bien même que je me sens capable d'aller à ce bal, et de danser toute la nuit... Vous venez avec nous, monsieur de Bévallan?

BÉVALLAN.

Désolé, Mademoiselle, mais mon costume, comme vous voyez...

MARGUERITE.

Oh! il faut que vous veniez, Monsieur... il n'y a pas de bonne

1. Madame Laroque et Maxime descendent à gauche; Marguerite et Bévallan au milieu mademoiselle Hélouin à droite.

fête sans vous, vous savez... Voyons, je vous en prie, monsieur de Bévallan!

BÉVALLAN.

Mademoiselle, je vous suis profondément reconnaissant de votre insistance, mais véritablement...

MARGUERITE.

Je vous en supplie... vous ne pouvez me refuser!... Eh bien, retournez chez vous promptement... changez de costume... et revenez nous prendre... Je vous promets de vous attendre jusqu'à minuit, s'il le faut...

BÉVALLAN.

Vous me comblez, Mademoiselle... mais pour vous dire la vérité, tous mes chevaux d'attelage sont sur la litière... et il m'est impossible de cavalcader en toilette de bal.

MARGUERITE, vivement.

Eh bien, on va vous faire conduire et ramener dans l'américaine; voyons, je le veux. (Se tournant vers Maxime et lui lançant un regard foudroyant.) Monsieur Odiot, allez dire qu'on attelle... allez! (Cet ordre et le ton de Marguerite éveillent dans l'assistance une surprise qui se trahit par un silence embarrassé.)

MADAME LAROQUE.

Ma fille! (Maxime, un moment interdit, se lève avec gravité, et, s'approchant de la table, il appuie le doigt sur un timbre : Alain paraît au fond.)

MAXIME, à Alain.

Je crois que Mademoiselle a des ordres à vous donner.

MARGUERITE.

Aucun, sortez!

BÉVALLAN, regardant Maxime.

Ma foi! voilà quelque chose d'assez particulier.

MARGUERITE, à demi-voix comme pour le contenir.

Monsieur de Bévallan!

BÉVALLAN, provoquant.

Soit, Mademoiselle, mais qu'il me soit au moins permis de regretter... de n'avoir pas le droit d'intervenir ici.

MAXIME, s'avançant d'un pas vers lui.

Mais, Monsieur, vos regrets sont très-superflus!... Car si je n'ai pas cru devoir obéir aux ordres de Mademoiselle, je suis entièrement aux vôtres, et je les attends.

BÉVALLAN.

Ah! pardieu, Monsieur!...

MADAME LAROQUE, se précipitant.

Messieurs, de grâce!...

MARGUERITE.

Monsieur de Bévallan, il faut que je vous parle à l'instant; veuillez me suivre dans le salon. Venez ma mère.

BÉVALLAN, s'inclinant.

Mademoiselle... (Près de sortir, il fait un signe de la main à Maxime.) Je suis à vous, Monsieur! (Madame Laroque, Marguerite, Bévallan, sortent à gauche : Mademoiselle Hélouin, à droite, après avoir lancé un regard à Maxime.)

SCÈNE VIII.

MAXIME, ALAIN, qui est resté au fond, en dehors, témoin de la scène précédente.

MAXIME, à part.

Cette malheureuse m'a tenu parole. Mais qu'a-t-elle pu dire?.. Eh! que m'importe! Il ne s'agit pas de cela maintenant. Alain, tu es là, mon bon Alain, écoute!

ALAIN, s'approchant.

Ah! Monsieur, quel malheur!

MAXIME.

Sans doute, c'est un malheur... mais que veux-tu? Dis-moi, mon ami, le percepteur du bourg est un ancien officier, je crois... il a servi?

ALAIN.

Oui, Monsieur! Il a même été blessé en Crimée...

MAXIME, se plaçant devant la table et écrivant.

Bien! C'est cela... Attends!.. Voilà un billet que je te vais prier de lui faire porter sans retard, n'est-ce pas?

ALAIN.

Oui, Monsieur... Mais quel malheur, Monsieur! Et dire, Monsieur, qu'à l'épée comme au pistolet il n'a pas son maître dans tout le pays, ce grand traître-là.

MAXIME.

Sois tranquille, sois donc tranquille, va; il ne me mangera pas.

ALAIN.

Ah! si Monsieur voulait seulement me permettre de dire à ces dames ce que j'ai vu ce soir dans le parc!

MAXIME.

Malheureux!.. Est-ce que tu veux qu'on me prenne pour un misérable, un lâche?

ALAIN.

C'est vrai, Monsieur, ce n'est pas le moment.

MAXIME.

Allons! va vite, va!

ALAIN, s'en allant.

Mais quel malheur, mon Dieu! (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MAXIME seul un moment, puis BÉVALLAN.

MAXIME, réfléchissant.

Ma sœur! Oui, sans doute, c'est dur, mais l'honneur domine

tout. Un mot à Laubépin, seulement, à tout événement. (Bévallan paraît à gauche. Maxime se lève.)

BÉVALLAN, avec gravité.

Monsieur, je viens faire près de vous une démarche un peu irrégulière, et qui ne laisse pas que de me coûter... mais j'obéis à des ordres qui doivent m'être sacrés... De plus, j'ai par devers moi des états de service qui, je crois, mettent mon courage à l'abri du soupçon... Bref, je suis chargé par ces dames de vous exprimer leurs regrets; mademoiselle Marguerite, dans un moment de distraction, vous a donné tout à l'heure quelques instructions qui, évidemment, n'étaient pas de votre ressort! Votre susceptibilité s'en est justement émue : nous le reconnaissons.

MAXIME.

Monsieur, c'est assez.

BÉVALLAN.

Votre main?

MAXIME, lui donnant la main.

Monsieur!

BÉVALLAN, avec moins de roideur.

Et maintenant, monsieur Maxime, ces dames espèrent qu'un malentendu d'un instant ne les privera pas de vos bons offices, dont elles apprécient toute la valeur. Pour moi, je suis infiniment heureux d'avoir acquis, depuis quelques minutes, le droit de joindre mes instances aux leurs... Les vœux que je formais depuis longtemps viennent d'être agréés.

MAXIME.

Ah!

BÉVALLAN.

Et je vous serai personnellement obligé de ne pas nous refuser votre concours, à la veille d'un événement que des circonstances de famille, la santé de M. Laroque, nous engagent à précipiter...

MAXIME.

Ah!

BÉVALLAN. Alain entre par le fond apportant un gros portefeuille.

Ah! merci... (Il prend le portefeuille des mains d'Alain et le dépose sur la

table. Alain sort aussitôt.) Ce sont précisément, Monsieur, les papiers particuliers de M. Laroque... Ces dames, en témoignage de leur entière confiance, vous prient de vouloir bien, en respectant, bien entendu, ce qui doit être respecté, y puiser les renseignements dont nous aurons besoin pour dresser le modèle du contrat, sauf à prendre plus tard les dispositions légales.

MAXIME.

C'est bien, Monsieur. Comptez sur moi.

BÉVALLAN, avec une bonhomie enjouée.

J'y compte, monsieur Maxime... et permettez-moi d'espérer que toute glace est rompue entre nous... n'est-ce pas? Mon Dieu! nous nous sommes assez mal connus, jusqu'ici... Moi, je l'avoue, j'avais conçu contre vous quelques préventions, qui, Dieu merci, n'existent plus... Vous, de votre côté, vous avez pu me juger un peu témérairement... mais maintenant vous me connaîtrez mieux, et vous verrez là franchement... je ne suis pas un méchant diable... je suis un bon garçon... Ah! certainement, j'ai des défauts... j'en ai eu surtout : j'ai aimé les jolies femmes... Mais quoi! c'est preuve qu'on a un bon cœur, n'est-ce pas? Et puis, d'ailleurs, me voilà au port... et même, entre nous, j'en suis ravi... parce que je commençais à me... roussir un peu... mais je ne veux plus penser qu'à ma femme et à mes enfants.., et vous pouvez en être sûr, cher Monsieur, ma femme sera parfaitement heureuse... c'est-à-dire autant qu'elle peut l'être avec une tête comme la sienne... car enfin je serai charmant pour elle... j'irai au-devant de ses moindres fantaisies... Mais si elle me demande d'aller décrocher la lune et les étoiles pour lui être agréable,dame! je n'irai pas... ça c'est impossible! Ah çà, votre main encore une fois. (Maxime lui donne la main.)

BÉVALLAN.

Et je cours dire à ces dames que vous nous restez à perpétuité. (Près de sortir, il ajoute, à part.) Jusqu'après le contrat. (Il sort à gauche.)

SCÈNE X.

MAXIME, seul.

Et voilà l'homme qu'elle juge digne d'elle! Oui, je comprends! Lui, du moins, il apporte une fortune presque égale... il est moins suspect... malheureuse enfant! Elle ignore qu'en ce monde les plus mendiants ne sont pas toujours les plus pauvres!... Enfin! Ah! et puis, elle est femme!... Elle se croit offensée, et la première vengeance qui se présente, elle la saisit. Elle veut voir de quel front je supporterai les tortures qu'elle m'inflige! Eh bien, ce front, je le jure, elle le verra impassible jusqu'au pied de l'autel: sa fierté pâlira devant la mienne! (Douloureusement.) Quant au cœur, elle ne le verra pas!... Allons! voyons!... (Il s'asseoit.) Occupons-nous de son contrat!... Voyons ces papiers... voyons... (Il ouvre le portefeuille et parcourt les différentes pièces qu'il contient.) Rien de nouveau pour moi dans tout cela... des titres de propriétés... rien de secret... quelques recommandations... à mes enfants!!! (Tout à coup avec stupeur.) Mon nom! que veut dire ceci! le nom de mon père!... (Il saisit vivement une des pièces du portefeuille et lit à la hâte.) Le marquis Jacques de Champcey... mon aïeul... oui... aux Antilles, à Sainte-Lucie, nous avions là, à cette époque, d'immenses propriétés... et, je m'en souviens, oui... un régisseur du nom de Laroque! Mais il a péri, avec son fils, dans cette fatale nuit où mon aïeul livra son dernier combat... voyons donc... (Il lit.) « A l'approche des événements, la plantation avait été vendue par les soins de mon père! » Son père!... Ce vieillard serait... (Il lit.) « Nous avions ordre de rejoindre pendant la nuit la flottille que devait escorter en France la frégate du commandant de Champcey!!! Dans le trajet, nous tombâmes dans la croisière anglaise... mon père fut tué en se défendant... moi, on me donna le choix d'être fusillé sur-le-champ ou de révéler le secret de la passe inconnue où s'était réfugiée la flottille française. En récompense de cette trahison, on m'abandonnait le prix des propriétés vendues, les sommes considérables dont j'étais porteur... » Dieu! « j'étais jeune, presque enfant... je succombai! Une heure plus tard, le

marquis de Champcey avait péri sur son bord! » Misérable! Ah! et puis des remords, oui... « Dieu sait que depuis j'ai lavé dans le sang ennemi et dans le mien la tache imprimée dans une heure de faiblesse au pavillon de mon pays... » et pour ne pas rougir devant ses enfants il a gardé le fruit de son crime... Providence!... Mais alors c'est à moi de parler en maître ici. (Il se lève. Avec emportement) Et je parlerai! Oui, je parlerai! J'ai assez souffert... j'ai assez dévoré d'affronts!... Eh! je ne suis pas un saint, après tout!... Il y a du sang dans ce cœur qu'on écrase... on va l'apprendre! Cette enfant barbare va savoir à son tour ce que c'est que l'humiliation! Sa tête superbe va connaître le poids de la honte! Ce n'est qu'une femme, soit! mais elle a un défenseur, maintenant... Eh bien, tant mieux, qu'il la défende! (La porte de gauches 'ouvre : on entend la voix de Marguerite, qui dit : « J'y vais. ma mère : — Maxime! Ah! Dieu! » Marguerite entre et traverse lentement la scène, regardant Maxime. La résolution de Maxime se détend sous ce regard. — Marguerite sort par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

MAXIME, seul.

Jamais! non, jamais, s'il dépend de moi, la rougeur de la honte ne passera sur ce noble front! Ce secret, ce secret terrible, il n'appartient qu'à moi... ce vieillard, déjà muet comme s'il était dans sa tombe, ne peut plus lui-même le révéler... Eh bien, ce secret... qu'il soit détruit! (Il jette le papier dans la flamme du brasero.) Ma mère, si mes fautes envers vous ne sont pas encore assez expiées, acceptez ce sacrifice! Je vous le consacre!... allons! tout est dit, sortons d'ici! (Pendant qu'il prend le portefeuille, comme s'apprêtant à partir, madame Aubry ouvre la porte du fond, voit le papier qui brûle dans le brasero, et s'arrête étonnée. La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

VIe TABLEAU.

Un vaste salon communiquant de plain-pied avec le parc. On voit à travers les fenêtres et les arcades du fond une partie des jardins — On entend au loin les sons d'un orchestre qui joue des airs de danse bretons. — La musique ne cesse de se faire entendre qu'à l'arrivée de Desmarets. — (Scène VIII). Portes à gauche et à droite. — Le salon est éclairé comme pour une fête. — A gauche, une table préparée pour la signature du contrat. — Une lampe sur la table. — A droite, canapé, fauteuils, rangés comme pour une cérémonie.

SCÈNE I.

BÉVALLAN, en grande toilette, ALAIN.

BÉVALLAN, entrant.

Tout est prêt, n'est-ce pas? La table ici... bien! Et les fauteuils pour ces dames, c'est très-bien... Le notaire est arrivé?

ALAIN.

Oui, Monsieur. Il se promène là, devant, avec M. Maxime.

BÉVALLAN.

Bien! bravo! Ah çà, Alain, faites-moi boire ces braves gens-là jusqu'à ce que mort s'ensuive!... et grisez l'orchestre, surtout, entièrement... Et puis, vous connaissez le programme... à neuf heures précises, la signature du contrat... et le feu d'artifice sur la pelouse...

ALAIN.

Mais, Monsieur, j'ai réfléchi à une chose, si M. Laroque demande ce qui se passe?

BÉVALLAN, baissant la voix.

Comment? Est-ce qu'il entend?

ALAIN.

Il entend ferme, Monsieur... mais si ça fait trop de bruit...

BÉVALLAN.

Ah! diable!... Eh bien, mais supprimez les pétards! Ah! Alain, quand ces dames seront descendues, vous introduirez cette députation villageoise... mais les femmes seulement, vous entendez! Nous n'avons pas besoin de figures de sauvages ici... Les femmes seulement, et les plus jeunes. Dans une fête, il faut que tout soit gracieux... Alain!

ALAIN.

Monsieur!

BÉVALLAN.

Supprimez les pétards, c'est convenu!

ALAIN.

Oui, Monsieur. (Comme Alain se retire, mademoiselle Hélouin entre.)

BÉVALLAN.

Ah! diantre!... (Il chantonne et cherche à s'esquiver.)

SCÈNE II.

BÉVALLAN, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah! Monsieur, je vous trouve seul enfin!

BÉVALLAN.

Ah! c'est vous, Mademoiselle? Eh bien, voilà une soirée assez... une soirée qui... n'est-ce pas?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Qui couronne vos vœux et votre perfidie, n'est-il pas vrai?

BÉVALLAN.

Ah! de grâce, Mademoiselle, laissez-moi mon calme... j'en ai grand besoin. Si vous pouviez lire dans mon cœur!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Comment! cette plaisanterie dure encore! Vous prétendez me faire croire même à cette heure...

BÉVALLAN.

Mais enfin, Mademoiselle, vous êtes étonnamment injuste! Que s'est-il passé? Vous le savez comme moi... longtemps avant d'avoir conçu des sentiments... qui ne seront jamais oubliés... je m'étais engagé... témérairement... d'un autre côté... On m'a mis en demeure tout à coup de m'exécuter...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Oui, vous vous sacrifiez, je comprends.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAXIME, entrant par le fond.

MAXIME.

Monsieur de Bévallan, le notaire désire avoir deux minutes d'entretien avec vous.

BÉVALLAN, avec empressement.

Bien, merci, j'y vais! j'y vais! (A mademoiselle Hélouin.) Vous êtes cruelle, vraiment!

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, MAXIME.

MADEMOISELLE HÉLOUIN, à Maxime qui va pour se retirer.

Monsieur Maxime!... Comme vous devez me maudire en ce

moment! (Maxime ne répond pas.) Et vous n'avez pas dit un mot pour m'accuser, vous qui le pouviez si bien!... Ah! qu'une parole de bonté de vous me serait douce!...

MAXIME, avec effort.

Je vous plains, et je vous pardonne.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Merci! (Madame Laroque, Marguerite et madame Aubry, toutes en toilette de fête, entrent par le fond : Maxime les salue et se tient à l'écart. Alain au fond.)

SCÈNE V.

MAXIME, ALAIN, MADAME LAROQUE, MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN. MADAME AUBRY.

MADAME LAROQUE, en entrant à Alain.

Je ne vois pas Desmarets... Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

ALAIN.

Je vous demande pardon, Madame : mais il est entré d'abord chez Monsieur.

MADAME LAROQUE.

Ah! très-bien. (Madame Laroque, Marguerite et madame Aubry se dirigent vers des siéges préparés à droite.)

MADEMOISELLE HÉLOUIN, à Marguerite qui passe près d'elle.

Pardon, Mademoiselle, vous avez une fleur de votre coiffure qui tombe... (Marguerite s'arrête, mademoiselle Hélouin, tout en s'occupant de réparer la coiffure dit à demi-voix, avec émotion.) Mademoiselle, nous nous étions abusés : M. Odiot a une sœur, je viens de l'apprendre... et c'est certainement à la dot de sa sœur qu'il faisait allusion dans cette lettre...

MARGUERITE, saisie tout à coup et lui lançant un regard terrible.

Ah! il fallait me tuer... c'eût été plus généreux!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Mais j'étais trompée moi-même...

MARGUERITE, avec une violence contenue.

Vous l'aimiez!... Eh! ne le niez pas!... c'est votre seule excuse!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Peut-être serait-il temps encore...

MARGUERITE, fièrement.

Temps encore! Et sa parole! et la mienne! Ah! nous sommes gens d'honneur, nous autres! (Elle la quitte et va prendre gravement sa place auprès de sa mère.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BÉVALLAN, LE NOTAIRE, ALAIN, au fond.

BÉVALLAN, au notaire.

C'est parfait, mon cher ami... vous êtes un parfait notaire... entrez, entrez donc!... Mesdames, je viens prendre vos ordres. Il y a là une députation rustique qui désire être admise à vous présenter ses hommages et ses vœux.

MADAME LAROQUE.

Eh bien, faites entrer, mon ami.

BÉVALLAN.

Alain, introduisez... mais les femmes seulement, et les plus jeunes... Dans une fête tout doit être gracieux.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, puis quelques jeunes filles en costume breton, et, à leur tête, CHRISTINE OYADEC; elles portent des fleurs. CHAMPLAIN, vieux paysan à l'air niais, entre au milieu d'elles.

BÉVALLAN, remarquant Champlain.

Eh bien!... eh bien!... les femmes seulement!... Qu'est-ce que c'est que ce dadais-là?... Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous?

CHAMPLAIN.

Monsieur, je suis avec ces demoiselles.

BÉVALLAN.

Mais, je le vois bien... que vous êtes avec ces demoiselles... et c'est ce dont je me plains... Vous n'êtes pas une demoiselle, vous, n'est-ce pas?

CHAMPLAIN.

Ah! non, Monsieur.

BÉVALLAN.

Ah! non! Eh bien, allez-vous-en... Il est absurde ce villageois!

CHAMPLAIN.

C'est que je suis le maître d'école, Monsieur... c'est moi qui ai fait le discours... et je venais, dans le cas où la mémoire leur manquerait...

BÉVALLAN.

Ah! c'est le souffleur! c'est différent! Entrez, mon brave! (Aux dames.) C'est le souffleur!... Et quel est l'orateur de l'aimable troupe?

CHAMPLAIN, montrant Christine.

C'est celle-là, Monsieur...

BÉVALLAN.

Ah! la petite au chien... oui, je la reconnais!... Eh bien, venez mon enfant; je vais moi-même vous présenter à ces dames. (Il la conduit par la main vers la droite; à part.) Elle est gentille tout à fait cette petite... elle a encore embelli... (Galamment, à Christine): Comment donc vous appelez-vous, mon enfant, je ne me souviens pas...

CHRISTINE.

Christine Oyadec, Monsieur.

BÉVALLAN.

Ah! bien... Et vous demeurez près d'ici, sans doute?

CHRISTINE.

Auprès du moulin, oui, Monsieur.

BÉVALLAN.

Ah! très-bien! (Christine s'arrête devant Marguerite; Champlain se poste derrière Christine; le groupe des jeunes filles un peu en arrière.)

CHAMPLAIN, à Christine.

Mais va... va donc!

CHRISTINE.

Il faut commencer?

CHAMPLAIN.

Mais oui... va donc... (Lui soufflant.) « Mademoiselle...

CHRISTINE, récitant avec trouble.

« Mademoiselle, les anciens, dans cette belle fête de l'hyménée, avaient la coutume ingénieuse d'allumer un flambeau : ce flambeau... (Elle s'arrête.)

CHAMPLAIN, lui soufflant.

« Symbolique!

CHRISTINE

« Symbolique... ce flambeau symbolique... Mademoiselle...

CHAMPLAIN.

« Deux fois symbolique ! »

CHRISTINE, à Champlain.

Mais, je l'ai dit deux fois...

CHAMPLAIN.

Petite tête !

CHRISTINE.

Quoi !... Ah ! je ne sais plus... je ne me rappelle plus : Mademoiselle... excusez... mais je vous assure... que nous vous aimons bien, et que nous prions le bon Dieu de tout notre cœur... que vous soyez heureuse... avec votre épouseux.

BÉVALLAN, riant.

Brava ! brava !

MARGUERITE.

C'est tres-bien, va ; merci, mon enfant.

CHRISTINE, montrant Maxime, avec curiosité.

C'est-il Monsieur que vous épousez ?

MARGUERITE.

Non, mon enfant.

CHRISTINE, montrant Bévallan.

C'est donc Monsieur ?

MARGUERITE.

Oui.

CHRISTINE.

Ah ! tant pis !

BÉVALLAN, affectant de rire.

Brava !... brava !... charmante !... naïveté agreste !

MADAME LAROQUE

Vous viendrez me trouver toutes demain matin, Mesdemoiselles.

LES JEUNES FILLES ET CHAMPLAIN, à l'unisson.

Oui, Madame.

BÉVALLAN.

C'est cela, c'est convenu... Allez, enfants, allez... (Les jeunes filles se retirent au fond.) Et maintenant, mon cher notaire, si vous voulez faire votre petite installation... Là... très-bien... (Comme le notaire vient de s'asseoir, il se fait au dehors une certaine agitation; Bevallan se retourne.) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? qu'est-ce qui arrive? (Desmarets se présente au fond; Bévallan va au-devant de lui; madame Laroque se lève.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DESMARETS.

(Bévallan échange quelques mots à voix basse avec Desmarets.)

MADAME LAROQUE.

Eh bien... qu'y a-t-il?... De grâce, Messieurs!

BÉVALLAN.

Mon Dieu, Madame... je suis désespéré... Monsieur votre père est plus souffrant...

MADAME LAROQUE.

Plus souffrant?

DESMARETS.

Oui, Madame... Il a été pris subitement d'une grande agitation nerveuse... et ces brusques changements dans l'état d'un malade sont toujours des symptômes graves...

MADAME LAROQUE.

Ah! mon Dieu!... mais j'y cours... Marguerite, mon enfant... allons... vite!... ah!... (Les jeunes filles restées au fond s'écartent avec un mouvement de terreur; M Laroque paraît, marchant d'un pas roide et sinistre; il s'arrête et s'appuie contre les piliers de la porte. Alain le suit. Madame Laroque, sa fille et Desmarets s'approchent du vieillard.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. LAROQUE, ALAIN.

DESMARETS, à demi-voix, à Alain.

Comment, Alain... vous l'avez laissé...

ALAIN.

Monsieur a voulu sortir... je n'ai pu l'en empêcher...

MARGUERITE, allant au-devant du vieillard.

Mon père... me reconnaissez-vous? (M. Laroque fait un signe de tête grave et affectueux.) Voulez-vous mon bras ? (Le vieillard refuse.) Vous êtes fatigué?... Vous voulez vous reposer? (M. Laroque consent d'un signe de tête.)

DESMARETS.

Eh bien, approchez ce fauteuil... fermez ces fenêtres... Vous devez vous trouver mieux ici, Monsieur... On y respire au moins, n'est-ce pas?... (M. Laroque, après un faible signe de tête, s'assoit dans le fauteuil. Desmarets continue, s'adressant aux femmes.) Tant qu'il se trouvera bien ici, il faut l'y laisser... Et quant à vous, Mesdames, vous ferez bien de vous retirer. Il est plus calme maintenant... il n'y a aucun danger immédiat... réservez vos forces : vous en aurez besoin bientôt, je le crains...

MADAME LAROQUE.

Oh! nous ne pouvons le quitter maintenant... mon ami... Nous allons seulement, Marguerite et moi, changer ces toilettes, qui font un trop cruel contraste, et nous revenons aussitôt...

DESMARETS.

Eh bien, Madame, allez... M. Maxime et moi nous veillerons pendant ce temps-là.

MAXIME.

De grand cœur.

BÉVALLAN.

Mon Dieu, je m'offre également.

DESMARETS.

Plus tard, Monsieur, plus tard... il ne faut pas trop de monde à la fois... pas de bruit !... il dort... vous voyez. (Il sort par le fond Elles sortent à gauche.)

SCÈNE X.

M. LAROQUE, à demi renversé et endormi dans le fauteuil, à droite, MAXIME, DESMARETS.

(Demi-nuit : on a enlevé ou éteint les bougies ; il ne reste plus qu'une lampe posée sur la table à gauche.)

MAXIME.

Eh bien ?

DESMARETS.

Eh bien... c'est la fin, je crois... mais pas immédiatement; la lutte... peut être fort longue.

MAXIME.

Rien à faire ?

DESMARETS.

Rien ! Seulement on peut essayer de quelque potion calmante... Je vais vous laisser deux minutes pour faire préparer cela.

MAXIME.

Allez, mon ami...

DESMARETS.

Dites à ces dames que je suis là.

MAXIME.

Bien. (Desmarets sort à droite)

SCÈNE XI.

MAXIME, M. LAROQUE.

MAXIME, regardant le vieillard endormi.

Ce malheureux!... Après tout, il s'est repenti... il a souffert... il a expié!... et c'est moi que la Providence charge de veiller sur son dernier sommeil! Étrange destin! Ah! ce sommeil, je le lui envie!... Cette journée m'a brisé! (Il s'asseoit près de la table.) Que je suis las! (Il appuie sa tête sur sa main : la lumière de la lampe éclaire son visage. Le vieillard s'éveille : ses yeux, troublés, s'arrêtent sur le visage de Maxime; il parait frappé d'étonnement et de terreur; il se lève avec effort. Maxime, épouvanté, se lève en même temps. La porte du fond s'ouvre : Marguerite parait, et regarde son père d'un œil étonné et bientôt terrifié.)

SCÈNE XII.

MAXIME, M. LAROQUE, MARGUERITE, au fond à gauche.

MONSIEUR LAROQUE, d'une voix suppliante.

Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

MARGUERITE, à part.

Ciel! (Maxime, glacé d'effroi, reste immobile et muet.)

MONSIEUR LAROQUE, avançant de deux pas vers Maxime, avec une solennité de spectre.

Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

MARGUERITE avec terreur.

Mon Dieu! que dit-il?

MAXIME, comprenant tout à coup marche sur le vieillard, et s'arrêtant devant lui, il lève une main sur sa tête.

Soyez en paix, Monsieur, je vous pardonne! (Le visage du vieillard exprime soudain une joie exaltée. Il chancelle — Maxime le soutient.)

MARGUERITE, accourant à Maxime.[1]

Monsieur, que signifie cela? Parlez! dites! Vous connaissez quelque secret terrible!

MAXIME.

Moi! Aucun... je me prête à son délire, voilà tout.

MARGUERITE.

Mon père... mon père chéri... parlez... parlez encore... je vous en supplie... Vous avez quelque pensée... quelque souvenir qui vous tourmente... n'est-ce pas? n'est-ce pas? dites... mon père... parlez... au nom du ciel... au nom du Dieu de miséricorde! (Le vieillard entr'ouvre les lèvres comme pour parler. Marguerite écoute avec angoisse. Tout à coup, il étend les bras, pousse un soupir profond et retombe sans mouvement dans le fauteuil.)

MARGUERITE, poussant un cri.

Ah! ma mère! (Elle tombe à genoux.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES. DESMARETS, arrivant a la hâte.

DESMARETS, après avoir touché le cœur du vieillard.

Mademoiselle, priez!

1. Maxime, Laroque, Marguerite.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

VII[e] TABLEAU

Même décor qu'au tableau précédent. — Une table au milieu du salon. — Bougies allumées.

SCÈNE I.

MAXIME, BÉVALLAN, debout près de la table; LAUBÉPIN, assis au milieu; MADAME LAROQUE MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN, assises autour de la table.

LAUBÉPIN.

Vous ne jugez pas à propos, Madame, de convoquer ici les domestiques de cette maison?

MADAME LAROQUE.

Est-ce nécessaire, mon ami?

LAUBÉPIN.

Nullement, Madame.

MADAME LAROQUE.

Eh bien, restons entre nous, je préfère cela.

LAUBÉPIN.

Soit! Madame et Mademoiselle, vous avez bien voulu, il y a huit jours, en m'annonçant la perte douloureuse que vous veniez de subir, m'inviter à me rendre près de vous, et m'investir d'une

mission de haute confiance, celle de procéder à l'inventaire officieux des papiers particuliers de feu M. Laroque, votre beau-père et grand-père. Je vous rendrai compte sommairement d'abord des résultats de mon examen, après quoi nous entrerons dans le détail des chiffres. Et d'abord, Mesdames, bien que toutes les pièces relatives aux volontés testamentaires de M. Laroque fussent étiquetées et numérotées avec soin, je dois vous dire que je n'ai pu mettre la main jusqu'ici sur la pièce n° 1. La pièce n° 1 manque. (Madame Aubry jette un regard sur Maxime.) La pièce n° 2 règle très-honorablement le domaine de madame Laroque.

MADAME LAROQUE.

Bien, bien, passez, mon ami; je suppose que ma fille ne me laissera pas mourir de faim : ainsi je suis parfaitement tranquille.

BÉVALLAN.

Quant à cela, chère Madame, je suis là, moi! (A demi-voix à Laubépin.) Quel est le chiffre?

LAUBÉPIN.

Un peu de patience, Monsieur, s'il vous plaît... La pièce n° 3 pourvoit aux intérêts de Mademoiselle Hélouin. (Mademoiselle Hélouin regarde Maxime comme pour le remercier.)

MADAME LAROQUE.

J'en suis enchantée, ma chère petite...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Madame!

LAUBÉPIN.

La pièce n° 4 contient divers legs en faveur des domestiques, et c'est tout.

MADAME AUBRY.

Vous êtes sûr que c'est tout, Monsieur?

LAUBÉPIN.

Parfaitement, Madame.

MADAME AUBRY.

Ainsi, il n'y a rien pour moi?

MADAME LAROQUE.

Voyons, ma chère cousine, tranquillisez-vous; nous partagerons la même chaumière.

MADAME AUBRY, avec aigreur.

Je vous remercie, ma cousine, mais il n'en est pas moins extraordinaire... Au surplus, je sais à qui je dois tout cela. (Elle regarde Maxime.) Monsieur que voilà m'a toujours honorée de son amitié particulière... et je crois comprendre...

MAXIME.

Moi, Madame, je ne comprends pas.

MADAME AUBRY.

Vous comprendriez peut-être mieux, Monsieur, si je vous demandais ce qu'est devenue la pièce n° 1.

MAXIME, troublé.

Madame... (Tous les regards se fixent sur lui.)

MADAME LAROQUE.

Qu'est-ce que vous voulez dire, ma cousine?

LAUBÉPIN.

Oui... Madame... que voulez-vous dire? Daignez vous expliquer.

MADAME AUBRY.

Je veux dire qu'un certain jour j'ai vu, de mes deux yeux, Monsieur brûler une pièce détournée de ce portefeuille, et que l'enveloppe de cette pièce que j'ai trouvée au pied de votre brasero et que j'ai eu soin de recueillir, porte précisément le numéro qui manque ici, et pour preuve je vais vous chercher cette enveloppe. (Elle se lève : tous se lèvent en même temps : des domestiques emportent la table au fond.)

LAUBÉPIN.

Restez, Madame... Maxime, répondez!

MADAME LAROQUE.

Monsieur Maxime?

BÉVALLAN.

Eh bien, Monsieur!

MAXIME, avec embarras.

Madame dit vrai... seulement, elle s'abuse sur le caractère de cette pièce; elle ne contenait aucune disposition en sa faveur, c'était une pièce insignifiante que j'ai cru pouvoir brûler. (Laubépin le regarde avec stupeur.)

BÉVALLAN, à part.

Ma foi! c'est un peu trop fort, ça!

MADAME LAROQUE, à Maxime.

Comment, c'est vous qui avez fait un te. abus de notre confiance?

MAXIME.

Madame, vous vous trompez, je le répète, sur le caractère...

LAUBÉPIN.

Mais enfin, cette pièce, quel en était le contenu?

MAXIME, avec contrainte.

Je ne saurais le dire. (Mouvement dans l'assistance.)

MADAME LAROQUE.

Monsieur, je le regrette profondément, mais vous devez reconnaître que dès ce moment nous ne pouvons vivre sous le même toit.

MAXIME.

Madame, je le reconnais. (Il s'incline.) Adieu... (Il s'éloigne.)

MARGUERITE.

Monsieur Maxime, n'avez-vous donc rien... rien à dire pour votre défense?

MAXIME.

Rien. (Il salue de nouveau et sort par le fond.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté MAXIME.

LAUBÉPIN, à part.

Oui... oui... je comprends! c'est cela!

MADAME LAROQUE.

Eh bien, mon pauvre Laubépin, voilà une déception!

LAUBÉPIN.

Oui, Madame, oui.

BÉVALLAN.

Moi, je déclare que le fait ne me surprend nullement... Ce Monsieur-là, dès le principe...

MADAME AUBRY.

Oui, c'est très-bien.. mais tout cela ne me rend pas mon legs... car je suis bien convaincue que ce papier...

LAUBÉPIN.

Calmez-vous, madame Aubry... Si cette pièce contenait votre legs, en effet, rien n'est perdu... car cette pièce, j'en ai le double : le voici!

TOUS.

Comment!

LAUBÉPIN.

Par un surcroît de précautions, bien justifié aujourd'hui, M. Laroque m'avait confié ce secret qu'il m'était interdit de révéler tant qu'il a vécu... que j'espérais ne révéler jamais... Mais il le faut... (A Marguerite et à sa mère.) Lisez!

MARGUERITE, parcourant le papier à la hâte.

Le marquis de Champcey... Sainte-Lucie... Quoi!... Est-ce possible... Oh! Dieu!... oui, ces paroles mystérieuses... suprêmes! je les comprends maintenant, ah! quelle honte!

MADAME LAROQUE.

Ma fille! chère enfant!

LAUBÉPIN, à Marguerite.

Voulez-vous que je le rappelle?

MARGUERITE.

Lui! jamais!... Rougir devant lui! jamais! qu'il reste! qu'il reste ici!... Monsieur! C'est à nous... c'est à nous de partir!... Venez, ma mère, venez... Sortons d'ici. (A Laubépin.) Vous entendez! jamais! Oh! quelle honte! (Elle sort à gauche. Madame Laroque et mademoiselle Hélouin la soutiennent et sortent avec elle.)

SCÈNE III.

MADAME AUBRY, LAUBÉPIN, BÉVALLAN.

BÉVALLAN.

Eh bien, cher Monsieur... qu'est-ce qu'il y a donc? ne peut-on savoir...?

MADAME AUBRY.

Oui, parlez, de grâce.

LAUBÉPIN.

Il y a, que la fortune de M. Laroque, par suite d'événements de famille relatés dans cette pièce, appartient à M. Maxime, et que mademoiselle Marguerite paraît disposée à la lui restituer.

BÉVALLAN.

Ah çà... qu'est-ce que vous me contez là?

LAUBÉPIN.

Je n'ai pas à vous expliquer le fait; mais quant au fait je vous l'atteste.

MADAME AUBRY.

Eh bien, mais alors, dites-moi... il n'y a qu'une chose à faire, je vais le leur dire... (Se retournant, près de sortir à gauche.) Il y a assez longtemps qu'ils s'aiment d'ailleurs!

SCÈNE IV.

BÉVALLAN, LAUBÉPIN.

BÉVALLAN, qui a réfléchi.

Ah, çà... que dit-elle donc!... Est-ce qu'ils s'aiment, ces jeunes gens, vraiment? Mais alors, je vais dire comme elle, moi...

LAUBÉPIN, un peu railleur.

Mais non... rassurez-vous... Vous avez la parole de Marguerite, et on ne peut pas vous demander non plus d'immoler vos sentiments!

BÉVALLAN, affectant la générosité.

On ne peut pas me demander d'immoler! mais, ma parole, je ne sais pas comment on me juge, moi... je ne sais pas ce que j'ai fait... on me juge tout de travers, on me prend pour un misérable, sans âme, sans cœur... mais je suis un homme de sacrifice, moi, au contraire, de dévouement... je...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALAIN.

ALAIN, entrant à la hâte par le fond.

M. Laubépin, si vous pouviez venir près de ces dames... Mademoiselle Marguerite est dans un état qui fait pitié... et Madame vous supplie...

LAUBÉPIN.

J'y vais...

BÉVALLAN.

Eh bien, je vous accompagne, moi; je vais dire qu'on fasse comme si je n'existais pas. Qu'est-ce que je demande moi, qu'on fasse comme si je n'existais pas... voilà tout! On ne me connait réellement pas! (Laubépin et Bévallan sortent à gauche.)

SCÈNE VI.

ALAIN, puis MAXIME.

ALAIN, éteignant les bougies.

Ah! qu'est-ce qui se passe donc, mon Dieu! M. Maxime qui s'en va... et mademoiselle qui veut s'en aller aussi... à pied... la nuit...

MAXIME, entrant par le fond, timidement.

Alain!

ALAIN.

Ah! Monsieur! que je suis content de vous voir encore une fois!...

MAXIME.

Rends-moi un dernier service, mon ami... Il y a dans ma chambre deux ou trois paquets que je te prie de faire porter au bout de l'avenue... où le voiturier va les prendre dans quelques minutes... Va, mon ami... je te suis...

ALAIN.

Monsieur!

MAXIME.

Est-ce que tu me refuses?

ALAIN.

Ah! grand Dieu! Non, Monsieur.

MAXIME.

Allons, va. (Alain sort par le fond en murmurant tristement.)

SCÈNE VII.

MAXIME, seul.

Allons! il faut partir. C'est la dernière épreuve, mais la plus amère aussi. Partir! En ce moment, il me semble que je n'ai rien souffert. Ce lieu de continuelles tortures, à l'instant où je le quitte pour jamais, c'est un paradis!... Ah! qu'on est faible! j'étais là tout à l'heure dans ce jardin, comme un enfant, épiant le moment où je pourrais me glisser dans ce salon... pour être une minute encore près d'elle... Oui, c'est là que toute cette journée je l'ai vue près de sa mère... Cette broderie, sa main l'a touchée. (Il prend la broderie et la presse sur ses lèvres.) Ah! que je l'aimais! Adieu! adieu! (Marguerite paraît à gauche et s'arrête.)

SCÈNE VIII.

MAXIME, MARGUERITE.

MAXIME, sans la voir.

Ah! c'est trop de faiblesse! partons. (En se retournant, il aperçoit Marguerite.) Ah!

MARGUERITE, s'inclinant.

Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

MAXIME, avec une profonde émotion.

Vous pardonner... (Il s'approche, et pliant le genou.) mais je t'adore!...

SCÈNE IX.

MAXIME, MARGUERITE, BÉVALLAN, LAUBÉPIN, MADAME LAROQUE, MADAME AUBRY, MADEMOISELLE HÉLOUIN, ALAIN.

MADAME LAROQUE.

Maxime, mon fils.

MAXIME.

Madame... (A Laubépin.) Mon ami...

BÉVALLAN.

Monsieur de Champcey... j'avais toujours senti vers vous un attrait que je m'explique maintenant!

MAXIME.

Monsieur!...

ALAIN.

Il est gentilhomme... j'en étais sûr![1]

MADAME LAROQUE.

Marguerite, dis-lui...

MARGUERITE, l'attirant un peu sur le devant de la scène.

Vous savez que je ne puis accepter de vous que la moitié de votre fortune, et que votre sœur...

MAXIME.

Marguerite!

MARGUERITE, avec âme.

Ah! que je l'aime, votre sœur!

1. Alain, mademoiselle Hélouin, madame Laroque, Marguerite, Maxime, Laubépin, Bévallan, madame Aubry.

FIN.



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LE ROMAN

D'UN

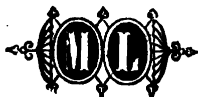
JEUNE HOMME

PAUVRE

Comédie en cinq actes et sept tableaux

PAR

OCTAVE FEUILLET



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

[illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in-18

Scènes et Proverbes..................	1	volume.
Scènes et Comédies...	1	—
Bellah............................	1	—
La Petite Comtesse..................	1	—
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre....	1	—

THÉATRE

Le Pour et le Contre, comédie en 1 acte, en prose.
La Crise, comédie en 4 actes, en prose.
Péril en la demeure, comédie en 2 actes, en prose.
Le Village, comédie en 1 acte, en prose.
La Fée, Comédie en 1 acte, en prose.
Dalila, drame en 6 parties.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en 5 actes et 7 tableaux.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7